

1935

○○○○○○

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 6 janvier 1935

Précieux Ry,

Il fut un temps où vous exterminiez l'Hippogriffe avec fureur. Aujourd'hui vous le tuez avec le sourire et la sauce aux câpres : j'estime qu'il y a progrès.

« Ne sortirez-vous pas de l'impasse hippogriffale ? » - Non puisque je ne veux pas rompre. On ne brise pas avec ce qui vous est agréable et qui vous fait du bien. Or, votre amitié m'est agréable et elle me fait du bien.

Examinez-la bien, cette amitié : c'est la seule chose grave entre nous. Sur vous, elle agit doucement, vous inclinant au mariage. Sur moi, elle agit avec une douceur égale, m'inclinant à la renonciation au mariage.

Que faire ? Ne pas se marier ? Mais vous savez que je ne me marierai non plus avec aucun autre.

Je suis contente que l'Hippogriffe ait inspiré vos « Jeunes Filles ». Puissiez-vous couler sa statue dans votre art comme dans du marbre et le rendre deux fois immortel ! Vous savez que je ne crois qu'à ces deux formes d'immortalité, la génération ou l'art.

Ne travaillez pas trop. Je vous imagine toujours sous un eucalyptus, en train de sucer un fruit. Ou bien alors le matin, nu sur votre lit, avec un corps d'Antinoüs (1) et les paupières closes (c'est beaucoup **plus décent si vous avez les paupières closes.**) (2)

Divin, vous n'avez pas engraisé ? Vous savez que ce serait l'arrêt de mort de l'Hippogriffe. Ceux qui disent que l'amour peut exister sans la beauté du corps ne sont que des imbéciles. Un quadragénaire gras et chauve ne peut être, aux yeux d'une femme normale, qu'un objet de dégoût, je l'affirme absolument.

Avez-vous lu les effroyables articles de Suarès dans la N.R.F. ? Mon sang germanique n'a fait qu'un tour. Comment Suarès peut-il réchauffer tous ces vieux ragots des années 14 ? Comment Suarès passionné pour la grandeur ne voit-il pas celle qui saute aux yeux chez Hitler ?

Tout ce verbiage m'a profondément peinée et outrée.

Bien amicalement,

Alice

Alger ? Est-ce que nous nous verrions si je venais ? Dites le moi bien vite. Toutes les choses bonnes avec vous ! Le soleil et la mer avec vous ! Les chameaux avec vous !

Notes : (1) Antinoüs est un jeune homme originaire de Bithynie ayant vécu au II^e siècle ap. J.-C., plus connu comme favori et amant de l'empereur romain Hadrien. Il meurt âgé de 20 ans environ, noyé dans le Nil, dans des circonstances qui restent mystérieuses. (2) Souligné par Montherlant.

○○○

Henry de Montherlant à Alice Poirier

10-1-35

L'hippogrieffe comme l'anguille, rentre donc sous roche. Parfait ! Je vous ai dit que cet animal entrait désormais dans la littérature. Il apparaîtra (avec tous les composés nés de lui = hippogriffal, etc...). Mais vous errez en disant qu'il a inspiré mes « J. filles ». Je me suis contenté, l'été dernier, de le lancer comme dans un fourré, à travers le livre déjà écrit (en 30). Il n'y apparaît d'ailleurs qu'incidemment.

Votre désir de me voir à Alger est contraire à tous nos pactes. Si vous aviez lu la lettre que j'ai écrite avant-hier à une vieille amie qui avait écrit au gouvernement général pour savoir mon domicile ! J'espère bien qu'elle en aura pleuré. Quiconque cherche à me voir à Alger, je ne le revois de ma vie. Il y a quelque chose d'analogue avec Lohengrin, n'est-ce pas ?

Mon « ventre », comme l'hippogrieffe, meurt et renaît à volonté, puisqu'il naît quand je bois aux repas, et meurt quand je m'en abstiens. Si la bosse du génie pouvait naître avec la même facilité, c'est ça qui serait chic.

Je vois que vous êtes à la fois hitlérienne et communiste. A la bonne heure. Cela est de la saine philosophie.

A vous

M-
10-1-35

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

14 janvier 35

Mon cher Lohengrin, Je me demande si vous êtes sérieux. C'est vous-même qui m'avez dit l'année dernière : « Est-ce que vous venez à Alger ? » Quant à chercher à savoir où est votre domicile, plutôt la mort. Si j'avais été à Alger, je vous aurais écrit à la Poste et donné ma propre adresse pour que vous veniez me voir à mon hôtel. Mais avec vous, tout est à craindre : je crains donc que vous ne veniez pas. En ce cas, je préfère rester à Paris.

Où avez-vous vu que l'Hippogrieffe rentrait sous roche ? Il n'a jamais été plus éclatant. Je ne comprends pas non plus que vous puissiez « prendre du ventre » quand vous buvez : cela n'arrive pas avec moi.

Remarquez qu'à mes yeux la beauté du corps se concentre dans la région hippogriffale. Je me pardonne à moi-même d'être plutôt mal que bien dans la figure et d'avoir la poitrine attachée trop bas, ceci parce que je suis toute belle dans la région chatesque et que ceci est l'essentiel.

Je n'ai aucune coquetterie pour la figure et je ne me farde pas. Mais il m'arrive, après le bain, de passer un peigne léger dans les toisons du corps. Et ceci avec mille sourires. Comment voulez-vous qu'on soit chrétienne avec ces idées ? D'une pureté radieuse, je méprise pourtant la pudeur et j'insulte à elle comme à une impiété. La pudeur à mes yeux est un vice. Et je hais le christianisme de voir en elle une vertu.

Bien amicalement,

Alice.

-194-

P.S Encore une question qui touche à la sexualité. Tâchez de débrouiller ceci : j'ai une horreur et un dégoût physique devant la « danse » des girls américaines. D'autre part, quand je vois danser Joséphine Baker (1), qui est au moins aussi nue, cela me dit assez. Pourquoi cela ?

P.S. C'est 43 bis mon adresse.

(Note) :

(1) Joséphine Baker, née Freda Josephine McDonald le 3 juin 1906 à Saint-Louis et morte le 12 avril 1975 dans le 13^e arrondissement de Paris, est une chanteuse, danseuse, actrice et meneuse de revue.

ooo



Joséphine Baker (1906-1975)

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 16 janvier 1935

Cher Divin, mon papier de l'autre jour n'était pas assez long et j'ai encore à vous raconter des histoires. Vous devez vous souvenir de mes lettres d'octobre dernier où je vous retraçais l'évolution de ma vie sexuelle.

Or, saviez-vous que mon histoire est tout à fait conforme aux idées de Freud sur l'amour ? Quand je vous parlais du « cycle du charbonnier », cela voulait dire que mon désir était antérieur à une rencontre avec vous, déjà tout formé dans ma cervelle avant que le hasard vous ait placé sur mon chemin.

Cela voulait dire que je vous ai aimé non parce que je voyais certaines qualités en vous, mais **parce que j'avais décidé, à l'avance, d'aimer quelqu'un** (1). C'est exactement ce que dit Freud. D'après lui, les « affinités électives » n'existent pas. Le « coup de foudre » n'existe pas, ni tout le jus sentimentalo-pleurard des « âmes-sœurs ». Mais il existe dans la cervelle de celui qui aime (et avant toute rencontre qui sera naturellement le fait du hasard) une sorte d'« état hallucinatoire ». Vous dressez l'oreille : « l'état hallucinatoire », n'est-ce pas notre Hippogriffe ? Freud avait pressenti l'Hippogriffe !

Je vous renvoie aussi à deux autres ouvrages que je n'ai pu me procurer mais qui doivent toucher de près à notre sujet : « Amitié et Sexualité » et « Erotique et Création » du docteur Placzek en allemand. (1)

Encore quelques notes personnelles et que je vous prie, si la chose vous amuse, de bien vouloir débrouiller. Comment se fait-il que moi, qui suis si peu pudique et qui regarde d'ailleurs avec beaucoup d'attention et d'intérêt les dessins de nus dans les musées, comment se fait-il que j'aie pu sursauter et reculer de trois pas devant un dessin de vous aperçu l'an dernier à la galerie Montparnasse et **uniquement parce qu'il était de vous ?** (2) Je ne m'explique pas.

Je ne m'explique pas non plus ceci : cela me paraît **effroyable** (2) de vous rencontrer dans les W.C. de la Bibliothèque nationale. Et cela m'est pourtant égal d'y rencontrer M. de la Roncière (3). Remarquez enfin que le jour de la naissance de l'Hippogriffe, le 15 oct. 1927, il se mêlait à mon enthousiasme et à mon délire un dégoût aigu. Pourquoi cela ?

Je vis dans un océan de mystères.

A vous,

Alice.

P.S Je suis enchantée du plébiscite de la Sarre. Les 90% coupent court à toute discussion et l'on va pouvoir signer la paix avec Hitler. Vous ne serez pas tué, ni Paul (4). Mais comme on nous bourre le crâne ! Briand, il y a des années déjà, voulait échanger la Sarre contre de gros avantages que nous avons maintenant perdus. Les Français ont un défaut immense : ils sont trop prudents. Et vous aussi, Ry, vous avez ce défaut : vous êtes trop prudent. Et c'est pourtant vous qui avez écrit que l'imprudence était d'essence divine ! Montrez-le, que diable !

Notes :

(1) Siegfried **Placzek**, (1866 Schwersenz, Germany – March 8, 1946, New York City, New York, USA) was a prominent German-born neurologist and psychiatrist. Dr. Siegfried Placzek studied medicine at the universities of Berlin, Kiel, Leipzig and Jena

(2) souligné par Montherlant

(3) **Charles Bourel de La Roncière** est un historien et bibliothécaire français né à Nantes le 24 octobre 1870 et mort à Gourin (Morbihan) le 15 juin 1941. Élève de l'École des chartes, il obtient le diplôme d'archiviste paléographe en 1892 avec une thèse intitulée *La marine française sous Louis XI*. Major de sa promotion, il devient pensionnaire de l'École française de Rome où il poursuit ses recherches sur l'histoire maritime. À son retour en 1894, **il travaille au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Après un court passage à la section des cartes et plans, il rejoint le département des imprimés, dont il prend la direction en 1910. Il dirige le département pendant vingt-neuf ans, jusqu'à sa retraite en 1939.** Il n'a jamais abandonné la recherche, publiant de nombreux catalogues de bibliothèques (Bibliothèques de la Marine, Cinq-Cents de Colbert, etc.) et publiant plusieurs centaines d'articles et de volumes sur l'histoire maritime, de la marine et des colonies. Il était membre de l'Académie de Marine et du Comité des travaux historiques et scientifiques.

(4) Paul Poirier, frère d'Alice, officier de réserve.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 23 janvier 1935

Cher Divin, je ne vous ennuie pas ? Permettez-moi de vous réjouir de quelques arabesques. Vous voyez, l'amitié tient. Et plus solidement, plus vaillamment que je ne l'aurais cru moi-même. En Août dernier, si je me souviens bien, je vous disais ceci : « Dépêchez-vous de donner de l'avoine à l'Hippogriffe. Car l'amitié est née de l'Hippogriffe et si l'Hippogriffe meurt, l'amitié meurt. »

Aujourd'hui, je vous redis les mêmes mots, mais avec une constatation nouvelle : c'est que l'HIPPOGRIFFE peut subsister sans avoine. Voilà le mystère. Comment cela est-il possible ? Vous m'en voyez moi-même stupéfaite.

Il y a autre chose. Il est exact de dire que si l'Hippogriffe meurt, l'amitié meurt. Mais supposez que l'amitié meure. L'Hippogriffe mourra. Et voilà un point que nous n'avions pas encore discuté ensemble. L'Hippogriffe engendre l'amitié. Mais l'amitié à son tour engendre l'Hippogriffe. Radieuse, je m'avance vers vous avec sur le poing ce faucon blanc : l'Amitié. Mais en même temps rugit dans mon cœur la parole prophétique : *hoc signo vinces*. Ces deux principes se pénètrent et s'engendrent l'un l'autre comme dans un ballet. Un ballet ? Nous voilà en pleine mythologie. Ou, si vous aimez mieux, en pleine religion. Le mythe du dieu mort et ressuscité ? Osiris ? Adonis ? Le Christ ? La religion est donc vraie. Il est infiniment curieux de voir que je découvre cela non par une soi-disant « révélation », pas plus par une soi-disant illumination de la grâce » mais par une expérience, si j'ose dire, hippogriffale et chatesque.

Quels sont donc les rapports entre la religion et la sexualité ? Ne croyez-vous pas que ces deux phénomènes soient liés ? La religion ne sortirait-elle ni du cœur, ni de l'intelligence, mais du ... ?

Autre idée : je pense à la sensualité que l'on a parfois reprochée au catholicisme. Ceux qui lui reprochent cela ne seraient-ils pas de parfaits imbéciles ? Le caractère sensuel des religions ne constitue-t-il pas au contraire leur puissance ? Leur raison d'être ? Si le catholicisme a triomphé tant de siècles, n'est-ce pas parce qu'il était sensuel ? Et des religions raides et châtrées comme le protestantisme ne constituent-elles pas, au contraire, la plus formidable des sottises ? Les idées surgissent dans mon crâne comme des mites. (Je dis « mites » parce qu'ici, à Neuilly, nous en sommes infestés. Chaque fois que je me plonge, la nuit, dans la Critique de la Raison pure (1), ces bestioles viennent voler autour de mon lit.)

P.S. Paris est hideux en ce moment. Un temps effroyable, de la pluie, du brouillard, la désolation même. De plus, un deuxième plafond a crevé dans votre appartement de la rue de Bourgogne (2). Un troisième crèvera demain. Ceci pour vous conseiller amicalement de rester encore à Alger tout le mois de février. Je vous rappellerai s'il y a la révolution.

A vous, Alice.

Notes:

(1) Ouvrage philosophique célèbre de Kant d'une lecture très ardue.

(2) Domicile parisien de Montherlant jusqu'en 1939. Alice Poirier dit-elle la vérité ou invente-t-elle ces effondrements de plafond pour jouer sur la nature anxieuse de Montherlant, déjà victime d'une première chute de plafond ?

Henry de Montherlant à Alice Poirier

31 janvier 1935

Chère Mademoiselle, voici un peu d'avoine pour l'hippogriffe.

Vos débats me font un peu penser à ceux des précieuses du XVIIIème siècle. Je n'irai pas jusqu'à dire comme Casanova « cela est pour moi du sublime, je n'y entends rien » mais je m'y perds un peu. A vrai dire, je vous trouve un peu divagante quand vous avez des idées. Vous êtes toujours un peu sur l'hippogriffe même quand il n'est pas de la variété nuptiale.

Enfin je crois que l'amitié subsiste, que vous êtes « brave » comme on dit dans le Midi, et plus je vais, plus je suis heureux de pouvoir estimer les gens (ce qui devient de plus en plus rare), surtout les femmes. Vous verrez cela dans ma conférence de la Sté des Conférences, où je vais faire avaler, enrobé de Pascal et du pape Grégoire VII (tel que vous me connaissez ce ne doit pas être VII, mais un autre chiffre) des vérités très peu du goût des rombières : c'est le poison dans l'hostie, vous connaissez cela.

A propos, connaissez-vous qq. phrases de Chateaubriand, où il dirait que s'occuper de politique, de « l'action », comme on dit aujourd'hui, est vain ?

P. Ex dans le sens de celles du old gentleman (savez-vous que Byron appelait votre Goethe the old gentleman ?) « Celui qui aujourd'hui ne se retire pas entièrement de ce bruit, et ne se fait pas violence, pour rester isolé est perdu », ou encore : « Si j'avais pu me retirer davantage de la vie publique et vivre dans la solitude, j'aurais été + heureux, et j'aurais fait aussi bien + comme écrivain. »

Je ne vois de Chat, en ce sens, que ceci, cité par S^{te}. Beuve : « Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes (Chamfort) eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. »

Vous êtes le modèle du désintéressement, de me conseiller de rester encore en février ici, et c'est ce que je vais faire.

A vous,

M/

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

31 janvier 1935

Cher petit étalon,

Pourquoi ne pas écrire à votre amie ? Une conversation demande au moins deux interlocuteurs.

Faisons le point, voulez-vous ? Nous fêterons le 15 avril prochain, le sixième anniversaire de notre rencontre. Or, voici après six ans, quelles sont nos positions :

1°) Amitié inébranlable. Amitié plus sûre que le roc et l'airain. Amitié que rien, absolument rien, ne peut détruire. Basée sur votre vertu et sur la mienne et se satisfaisant à elle-même.

2°) Création d'Hippogriffes. Les Hippogriffes ne peuvent rien contre notre amitié, nous venons de nous en rendre compte. Par contre, ils me bouchent tout avenir, si ce n'est avec vous. Si vous ne m'épousez pas, je ne me marierai jamais. C'est absolument sûr et certain.

Voilà notre expérience. Elle aurait pu se développer autrement. L'amitié aurait pu être moins forte, de moins bonne qualité. Alors, l'Hippogriffe l'aurait tuée et se serait

tourné ailleurs. C'est ce qui est arrivé à Dominique dans le Songe. C'est ce qui arrive presque toujours dans les relations homme-femme. Ne méconnaissons pas notre valeur. Nous sommes vraiment supérieurs aux autres pour que notre amitié ait été plus forte que notre sensualité. Et quelle sensualité ! La sensualité d'une Dominique est de la crotte de chat à côté de la mienne.

Je suis comme un océan. On pourrait me peindre, nue et belle, avec sortant des charmes, des Hippogriffes par dizaines, par centaines, et par centaines de mille. Je vous jure que cela ne serait pas exagéré.

Autre chose, Divin. Mon journal organise un referendum au sujet du droit de vote des femmes. Etes-vous pour ? Etes-vous contre ? En ce qui me concerne, le jour où la loi me donnera le droit de vote, je ne voterai pas. Et cela pour deux raisons :

1°) Certains « cadeaux », lorsqu'ils viennent trop tard, ne sont plus que des insultes. C'est une gifle à la figure des Françaises de les laisser voter après les négresses.

2°) Il est prouvé que le vote des femmes ne change en rien la politique d'un pays. Voyez l'Allemagne. Voyez la Sarre. Pour toutes les choses importantes, la femme vote exactement comme l'homme. C'est zéro ajouté à zéro. Aucun intérêt.

Au revoir. Pourrais-je dire « à bientôt » ? Quand nous revenez-vous ?

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

5 février 1935

Cher Ry, en vous aimant, j'ai le sentiment de faire quelque chose de bien. Ce bien, il faut que je vous le conserve à tout prix. Vous avez besoin d'amitié comme de pain.

Je vous rappelle un mot de notre bon Sénèque qui place l'amitié plus haut que l'amour. D'après lui l'amour accompagne toujours l'amitié. Il n'accompagne pas toujours ce que l'on appelle, communément, l'« amour ». « Celui qui est ami, aime », écrit Sénèque, « mais celui qui aime n'est pas toujours ami. »

Ailleurs, il parle de cette amitié « avec laquelle on meurt, pour laquelle on meurt ». Ce n'est que trop vrai. Vous ferez peut-être un jour, par amitié, ce que vous n'auriez jamais fait par « amour ».

Dante. Vous avez raison Ce n'est pas seulement parce qu'ils ne jouissent pas du doux soleil que les damnés du 7ème chant sont plongés dans la vase. C'est aussi parce qu'ils se rendent coupables de colère ou de paresse. Quand je vous ai écrit (en 1930, je crois) que Dante avait plongé en Enfer ceux qui pouvant être heureux, refusèrent de l'être, j'avais lu cette citation, je ne sais plus où. Dans les Nouvelles Littéraires peut-être.

Depuis, j'ai relu Dante en entier, les trente-quatre Chants de l'Enfer. Et je n'ai pas retrouvé, hélas ! qu'un sens bien affaibli. Voici du reste les vers :

« Fitti vel limo, dicon : Tristi fummo
Nell'aer dolce che dal sol s'allegra,
Portando dentro accidioso fummo :
Or ci attristiam nella belletta negra. »

Traduction :

« Enfoncés dans la vase, ils disent ; Nous fûmes tristes

Dans l'air doux qui rejoint le soleil
Portant en nous les fumées de notre paresse :
Maintenant nous sommes attristés dans la bourbe noire. »

En ce qui concerne Chateaubriand, je ne vois pas de phrase de lui où il condamnerait la politique de parti. Il est bien certain qu'il la condamnait en son for intérieur. (Il ne croit à rien. Il s'avoue républicain tout en servant la monarchie). Tout de même, il devait y regarder à deux fois, ministre et ambassadeur avant de la condamner officiellement. Il faudrait demander cela à M. Beau de Loménie (1) qui a pondu 700 pages sur la politique de Chateaubriand.

A vous,

Alice

P.S Surveillez bien votre « région hippogriffale ». Le soir devant votre glace, constatez que vous n'avez pas de ventre puis avec de légers coups de pouce, au besoin avec de légers massages, raccordez et raffermissez. Je tiens furieusement à la beauté et vous avez, hélas ! 40 ans !

Note :

(1) **Emmanuel Beau de Loménie**, né le 4 février 1896 à Paris et mort le 7 janvier 1974 à Paris, est un écrivain, historien, essayiste et journaliste français. Engagé volontaire en 1915, blessé deux fois, il devient secrétaire général des étudiants d'Action française en 1919 mais s'éloigne assez vite de Charles Maurras même s'il reste à droite. Il publie sa thèse de doctorat, sur la carrière politique de Chateaubriand, en 1929. Maréchaliste respectueux mais hétérodoxe, la période de la Libération avait été pour lui délicate mais il réintégra l'Éducation nationale et enseigna au lycée Chaptal et au lycée Turgot de Paris. Il est l'auteur de nombreux ouvrages politiques, historiques et littéraires. Durant les années 1950, il collabore à *La Nation française* de Pierre Boutang et Michel Vivier. Il s'est intéressé en particulier à Chateaubriand, à la Restauration et à l'histoire de la monarchie française. Son œuvre majeure est la monumentale *Responsabilités des dynasties bourgeoises* (en 5 tomes publiés de 1943 à 1973), rédigée de 1943 à 1965 dans laquelle il décrit depuis la Révolution la trajectoire et le poids des dynasties bourgeoises dans la société française. La thèse et sa démonstration ont souvent été contestées mais restent incontournables pour l'historiographie.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 12 février 1935

Cher Ry, encore Dante. Il a plongé dans l'enfer, disions-nous, ceux qui pouvant être heureux, refusèrent de l'être. Sous cette forme catégorique, la citation est fautive et je ne vois aucun vers de la Divine Comédie qui s'y applique.

Je vois seulement qu'à différentes reprises, Dante parle de damnés qui auraient pu être heureux sur terre et qui ne le furent pas – parce qu'ils avaient un gros vice. Le sens est tout différent.

Méditez ces autres vers :

Enfer 11ème chant :

« Puote omo avere in sè man violenta
E ne'suoi beni : e pero nel secondo
Giron (*) convien che senza pro si penta
Qualunque priva sè del vostro mondo
Biscazza e fonde la sua facultade
E piange là dov'esser de' giocondo. »

Traduction René Gutmann :

« On peut porter sur soi main violente
Ou sur ses biens ; aussi dans le second
Fossé, il convient que sans fruit se repente
Quiconque s'est privé de votre monde
Quiconque joue ou gaspille ses biens
Et vit en pleurs où devrait vivre en joie. »

(*) Il s'agit de la seconde enceinte du 7^e cercle où sont punis tous les violents.

Qu'est-ce que vous dites des idées politiques de Drieu La Rochelle ? Vous avez vu son article dans la N.R.F. « l'homme mûr et le jeune homme » ? Ce n'est pas mal. J'ai surtout goûté cette phrase – malheureusement sans style : « Les hommes de quelque valeur, s'ils ne vont pas du côté de la victoire, ils glissent d'une poussée sûre à la défaite, car la valeur est un poids qui empêche de remonter les cimes. De là l'air triste des vainqueurs, qui n'oublie pas la pente et que celle-ci aurait pu les fourvoyer. »

Vous savez que Drieu est, avec Delteil, un des trois « cobayes » parmi lesquels, en 1927, j'avais décidé de choisir un époux. Delteil a été recalé parce qu'il était tout le temps fourré dans les histoires de Sainte Vierge et d'enfant Jésus.

Quant à Drieu, c'est parce qu'il avait, sur ses photos, le crâne dénudé. J'imagine que plus un homme a de cheveux, mieux il fait l'amour. Ce doit être la même chose pour les femmes. En ce qui me concerne, j'ai trois à quatre fois la masse normale. Vous aussi, vous avez beaucoup de cheveux, à ce qu'il me semble. Vous les coupez d'ailleurs trop courts.

J'ai vu de charmantes photos de vous à la galerie Montparnasse où vous les aviez beaucoup plus longs et où vous étiez beaucoup mieux. Pour me plaire et pour plaire à l'Hippogriffe deux signes royaux : la masse des cheveux et le ventre plat. Rappelez-vous bien ceci. Bonjour, Ry. Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 21 février 1935

Cher Ry, en passant ce soir, sous vos fenêtres, j'ai vu qu'elles étaient éclairées. Quand vous allumez l'huile de votre lampe, vous doutez-vous de ce déchaînement dans le cœur amical ? La lumière ! La lumière ! Voilà que j'entonne mon chant de gloire qui est un chant de joie.

Dites-moi, que faites-vous ? Je pense que vous préparez votre conférence du 8 mars et je vous laisse tranquille jusque-là. Votre amie est plongée dans l'étude de Montaigne et de Pascal. Montaigne n'a décidément pas la fibre héroïque. Et puis il trouve que les gens entêtés sont des imbéciles. Deux raisons qui font que nous sommes un peu en froid, lui et moi.

Pascal me « dit » bien davantage. Il est tout aussi sincère que Montaigne. Et il est un tas de choses que Montaigne n'est pas. Est-ce que vous avez du goût pour le

jansénisme ? Voilà enfin une façon d'interpréter le christianisme qui suscite en moi autre chose que du dégoût ou de la pitié. Si je pouvais être chrétienne, je serais janséniste. Tout ce que ces gens disent de la charité et de la grâce me paraît admirable. Bien sûr, Pascal était janséniste. Et c'est là sa gloire. (Je vois des imbéciles qui essaient de prouver qu'il ne l'était pas, croyant lui rendre service.)

Je rêve d'une religion où l'on conserverait la charité et seulement cela. Plus de péché originel (le mal existe parce que le bien existe). Plus de rédemption qui n'est que la conséquence du péché originel. Plus de peines ni de récompenses après la mort. Mais la charité. Et Dieu pendant la vie.

Qu'en dites-vous ? Quand je vous aime d'amitié, j'ai le sentiment de faire progresser dans le monde cette religion nouvelle. Votre bonheur est un bonheur d'âme. Si je brisais l'amitié, je briserais le bonheur d'âme.

Votre amie est comme le soldat devant l'attaque. Il sait qu'il est un imbécile de risquer sa vie, mais il sait aussi que s'il ne la risque pas, il est un lâche et que c'est cent fois pire.

A vous,

Alice

P.S Vous connaissez ce mot de Démosthène ? « La prudence est le principe de toutes les vertus. Le courage en est la perfection ; l'une nous enseigne la route, l'autre nous y affermit. » (Discours funèbre sur les guerriers morts à Chéronée (1) »)

Note :

(1) La **bataille de Chéronée**, en août 338 av. J.-C., est une victoire le 1^{er} septembre 338 av. J.-C. de Philippe II de Macédoine sur une coalition de cités grecques menée par Athènes.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

23 février 35

J'use dans ma conférence du 8 mars à la Sté des Conférences, sur « la Possession de soi-même » de votre citation de Dante, (chant VII).

Deux questions :

Est-ce bien seulement parce qu'ils ne surent pas jouir du doux soleil qu'ils sont en Enfer ? J'ai peine à le croire. Il doit y avoir une autre raison, ce qui affaiblirait le sens que vous et moi voudrions donner à ces vers.

Comment se disposent ces vers et est-ce bien comme suit ? (puisque mes citations sont toujours fausses, attention !)

Tristi fummo

Nell'aer dolce che dal sol s'allegra

(Je croyais qu'on disait sole : sole mio !)

Je trouve dans mes notes : « L'air doux que repoussent les rayons du soleil ». Cette traduction est-elle de vous ?

Combien ne serait pas plus harmonieux et plus littéral à la fois – meilleur en tous points-... « Dans le doux air qui se réjouissait du soleil ».

Si vous ne sentez pas cela, vous êtes perdue.

Oui, ne nous voyons qu'après cette cérémonie.

Bien cordialement vôtre

M.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 28-2-35

Cher Ry, voulez-vous que je vous parle encore de Pascal? Un mot de lui m'a plongée dans de profondes songeries: "Je ne serais pas chrétien sans les miracles." (1). Pour Pascal, les miracles sont donc le fondement même de la religion. Pauvre Pascal ! En 1935, ce fondement est tombé à zéro.

Reste Dieu. Et la possibilité d'atteindre Dieu sur la terre. C'est encore assez beau. On me croit athée parce que je ne crois pas à l'immortalité de l'âme. Mais croire à l'âme tout court ? J'en vois qui font profession de « survie » et qui pourtant n'ont aucune idée de l'âme. Ils ne savent même pas ce que c'est.

Si vous êtes religieux, mon cher et charmant Ry, (et vous l'êtes profondément), ce n'est pas parce que vous vous dites catholique : c'est parce que vous croyez à l'âme. De grâce, mariez-vous à la mairie. Il y en a tant qui se marient à l'église et qui sont cent fois moins religieux que vous.

Merci pour votre invitation. Je viendrai si je n'ai pas la grippe. Quel sale temps, tout de même ! Je vous avais bien dit de rester à Alger.

Une idée : pourquoi ne repartiriez-vous pas pour Alger fin mars ? Menton ne me dit plus rien du tout et je pourrais décider mes parents pour Alger. J'emmènerais Khosroès et nous coulerions, vous, lui et moi, des heures d'or. Khosroès et vous ! Vous et Khosroès ! Savez-vous ce que j'aime en ce chat ? Toute l'animalité adorable.

Et en vous, tout ce que j'aime en ce chat. (Evidemment, quand je vous verrai vendredi prochain souffrir dans votre costume de croque-mort et essayer de captiver les rombières, ça me fera un sale effet. Tous ces gens qui apprécient votre tenue et qui admirent en vous votre « intelligence », n'est-ce pas à rendre ? Je ne peux pourtant pas leur dire, en ma qualité de docteur ès lettres, que je ne vous aime que complètement nu et complètement idiot. C'est pourtant la vérité pure.)

Délectable Ry, vous ne voulez pas que je fasse déposer pour vous, chez votre concierge, quelques oranges de Jaffa ? Nous en avons reçu des caisses, et je suis forcée, coûte que coûte, d'en manger dix par jour, ce qui tourne au supplice.

Bien amicalement à vous,

Alice.

Note :

(1) Montherlant dans la marge a dessiné un double ZERO.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 3 mars 1935

Mon cher Ry, excusez-moi de vous écrire encore mais j'ai lu que vous aviez réfléchi trois jours sur le thème « Vertu ». Immédiatement, votre amie réfléchit elle aussi sur le thème « Vertu » et vous fait part de ses réflexions.

C'est que je ne voudrais pas que vous oubliiez le contemporain qui incarne la Vertu avec une puissance jamais égalée : Hitler. Il a suffi à cet éclatant prophète de prononcer deux mots : « Propreté, Honneur », deux vieux mots rabâchés et éternels, pour sauver du désespoir et de la honte un peuple de 60 millions. Croyez-vous que

ce miracle se serait fait si Hitler, au lieu d'avoir dit « Propreté » eût dit « Intérêt » ? Car c'est bien là un véritable miracle. Le miracle de la Vertu.

Savez-vous ce qui va arriver ? Après avoir séduit l'Allemagne, la Sarre, l'Autriche, Hitler va séduire le monde. Je suis persuadée que tout ce qu'il y a de bien né, d'honnête et de propre parmi nos jeunes gens en France est naturellement hitlérien. Tout ceci pour vous dire à quel point la Vertu est vivante.

La Rochefoucauld n'est pas si malin qu'on voudrait le croire. Vous me l'aviez dit, Ry, et vous aviez raison. Ce n'est pas l'intérêt qui est le mobile de l'homme, c'est la passion. Tout ce que l'on peut ne pas faire avec l'amour, la foi, la volonté !

Rappelez-vous le plébiscite de la Sarre et cette stupeur qu'on pouvait lire, en France, sur le visage de tant de gens. Nous sommes stupéfiés parce que l'honneur triomphe ! Parce que le patriotisme triomphe ! Comme nous sommes vieux ! Si nous continuons dans cette voie de l'intérêt, des gros sous et de la sécurité, c'est la décadence et la honte à bref délai. On ne le dit pas assez.

Quel dommage de faire cette conférence devant de vieilles dames ! C'est à des jeunes gens qu'il faut parler « Vertu ».

Encore un mot. La vertu enflamme le cœur d'amour, comme la beauté. Beauté et vertu ont seules ce privilège adorable, signe qu'elles sont divines l'une et l'autre. (L'intelligence n'est pas divine. Vous croyez que Dieu est intelligent ? Je ne crois pas.)

Un mot encore. Vous avez lu l'admirable « De Amicitia » de Cicéron ? Il dit que l'amitié ne peut exister qu'entre gens de bien. Au premier abord, ça paraît pompière, mais réfléchissez y seulement trois jours, vous verrez à quel point ce peut être vrai et triste.

A bientôt, mon cher et charmant Ry, tâchez de ne pas avoir trop froid chez vous. Quand je pense que Khosroès a un radiateur ! Mais mes lettres vous réchauffent.

A vous,

Alice.

Maman, c'est bien pire encore. Elle est furieusement passionnée. Vous jugez du résultat.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

5-4-35

Chère Mademoiselle,

Selon mon habitude, mon affaire d'avocat réglée, je n'ai pu résister au désir de sauter l'eau, et je m'en félicite plus que jamais. L'atmosphère irrespirable de France n'existe plus ici. J'y resterai jusqu'à la mobilisation.

Ecrivez-moi Poste restante.

Il fait un temps superbe, et je prépare un recueil d'articles et d'études Service inutile, que je donnerais avant les J. filles (dans la mesure où on peut faire des projets).

Amicalement

M.



Cette photo fut envoyée à Alice Poirier avec (?) la lettre du 5 avril 1935.

Au verso, Montherlant a écrit : « Montherlant s'en va-t-en-guerre. Pour que Mlle Poirier sache qu'il y a une seconde photo de moi où je rigole. Celle-ci fut prise à l'école Militaire le jour de mon départ pour les armées. »

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Menton, Winter Palace, 7 avril 35

Charmant Ry,

Notre séjour est déjà bien avancé et vous n'êtes toujours pas ici. Je me perds en conjectures.

Peut-être le nom de mon hôtel vous effarouche-t-il. En ce cas, vous auriez bien tort. Ici, les plus infects bouis-bouis se parent du nom de palace. Nous payons le même prix que nous payions, l'année dernière, à l'hôtel du Louvre. La seule

différence avec le Louvre, c'est que les chambres sont mieux. Par contre, la nourriture est beaucoup plus mauvaise.

Je n'ai jamais attendu dans ma vie comme je vous attends. (1)

Alger, vous vous en souvenez, n'avait plus aucun attrait du jour où je savais que je ne vous y verrais pas ; et de même si vous ne venez pas à Menton, Menton sera désenchanté.

Vous me direz que j'ai mon amie Jeanne. Mais je vous dirai à mon tour que Jeanne n'est au courant de rien et qu'il est impossible de parler idées avec elle.

Remarquez combien peu de gens sont intelligents.

Papa lui-même. Il est très bien quand il parle de ses voyages, ou de ce qu'il a observé. **Par contre, dès qu'il a une idée, cela devient catastrophique.** (1)

Maman, c'est bien pire encore. Elle est furieusement passionnée. Vous jugez du résultat. Si son idée est juste, c'est épatant. Mais comme les trois quarts du temps, l'idée est fautive, cela devient exaspérant au possible.

Mon frère est certainement le plus intelligent de la famille, (si je fais abstraction de moi). Malheureusement, il a un grave défaut : il aime l'argent. Cet amour pour l'argent lui a fait préférer le commerce aux lettres pour lesquelles il était doué au moins autant que moi. A mon point de vue, c'est désastreux. J'aurais voulu que mon frère, brillant élève et brillant étudiant, devienne un savant, et non pas un marchand d'engrais. Mais papa lui a dit : « Tu tireras le diable par la queue », ce qui l'a impressionné. (Prière de ne pas répéter ces choses, s.v.p.)

Où en étions-nous, divin ?

Ah oui ! L'intelligence. Parlons maintenant de la vôtre, proclamant seulement que vous étiez « moins bête que Victor Hugo ». Mais depuis, j'ai changé du tout. Vous souvenez-vous des « Fumisteries du Divin » ? Quand j'ai lu cet opuscule, il y a 6 mois peut-être, j'en suis restée comme terrassée : « Mais Montherlant est intelligent ! » Je ne m'en étais jamais doutée. Je vous accordais le grand talent, le grand cœur, mais pas l'intelligence. Je me consolais du reste en me disant que les dieux étaient, par définition, stupides. Mais je vois bien aujourd'hui, que je me suis trompée.

A vous, cher et charmant. Venez, Alice.

Note : (1) Dans la marge, un double zéro dessiné par Montherlant

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Menton, lundi 8 avril 35

(petite carte lettre adressée à Monsieur H. de Montherlant, Alger (poste restante))

Cher Monsieur,

Je ne vous écrirai plus, à quoi bon ? Je ne comprends pas qu'on puisse faire du mal aux gens qu'on aime et qui sont innocents.

Alice

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Alger. Poste restante 23-4-35

(note: Montherlant avait d'abord inscrit 23-5-35, puis a barré le 5 pour le remplacer par un 4, celui d'avril).

Chère Mademoiselle,

Je reçois ensemble ou presque votre billet « piqué » et, heureusement, votre longue lettre, qui me montre que vous vous êtes dé-fâchée. De quoi suis-je coupable ? J'ai eu un besoin physiologique de travail ; j'ai sondé jusqu'où je pouvais travailler, c'est-à-dire ici.

Vous semblez croire qu'il y a des considérations qui m'arrêtent dans mes impulsions. Vous me connaissez mal, - vous m'avez mal lu. Ne savez-vous pas que tout tombe, dans ma vie, devant ce dont j'ai envie sur le moment ?

Le grand bonheur de ma vie, c'est de savoir – d'une conscience permanente – que je ne suis pas marié. Savez-vous le titre du roman qui suivra les Jeunes filles ? « Au bord de l'abîme. »

L'abîme, c'est le mariage. J'y raconte mes fiançailles et défiançailles perpétuelles (car j'ai été fiancé deux fois, chère Mademoiselle – je ne sais si je vous l'ai jamais dit.)

Avez-vous levé, pour Hitler, le plan des fortifications de Menton ?

Vous y a-t-on bien dit du mal de moi ? Bien dit que je n'avais « pas plu » ?

Votre M.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 24 juin 35

Ry, j'ai lu ce soir que vous aviez abandonné le montant d'un de vos prix à des enfants. Cela a suffi pour ranimer l'Hippogriffe, en sommeil cataleptique depuis plusieurs mois.

Ce renouveau de tendresse ne va pas sans mélancolie.

Je songe à ce pouvoir que je vous donne sur moi en vous aimant. Le pouvoir de faire, si vous le vouliez, que je n'aie jamais de bonheur, que je ne me marie jamais.

Comme il fait chaud, nous partons pour quelques jours dans notre château, mais nous serons rentrés avant le 1^{er} juillet. Ecrivez-moi, Ry, et dites-moi quand nous pourrons nous voir. Chez moi, chez vous, au Zoo, dans mon jardin, comme vous voudrez.

Est-ce que vous avez pleuré la mort de l'Hippogriffe ? Avez-vous cru que je coucherais avec un autre ? Mon genre de vie, pourtant, ne s'y prête guère, qui consiste à ne jamais sortir. Il faudrait avant tout que je cesse de reprendre des chaussettes, et que je mette du rouge.

A vous.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi soir 6 juillet 1935

Ry, je n'ai rien répondu ce matin à votre sermon, mais c'est parce que je déteste engueuler les gens au téléphone. Ne croyez pas que vous ayez raison. Vous avez entièrement et parfaitement tort. Je vous expliquerai cela vendredi.

Tout cela n'empêche que l'amitié est vraiment sublime. Elle résiste à tout. Elle triomphe de tout. Au besoin, elle massacre et étrangle toute ma vie pour subsister.

J'étais bien sotte de croire l'an dernier que le non-accomplissement de ma passion la tuerait. Vous ne couchez pas : elle dure encore. Vous ne me faites pas, en sept ans, le plus léger don de vous-même : elle dure encore. Pendant sept ans, vous ne courez pas le plus petit risque pour moi : elle dure encore. Vous ne sacrifiez rien de votre égoïsme, vous ne me donnez pas le plus petit baiser en sept ans : elle dure encore.

En vérité, je suis étonnée. Je ne croyais pas moi-même à tant d'héroïsme. Il faut vraiment que la spiritualité soit plus forte que tout.

Que dire encore ? Je suis de feu et il me semble que j'embraserais le plésiosaure empaillé de l'époque tertiaire. Et je ne vous embrase pas ! Comment cela se fait-il ?

Ci-joint un article de moi qui a paru dans la Revue de littérature comparée. Croyez-vous vraiment que ce texte soit de Chateaubriand ? Je n'en jugerais pas moi-même, évidemment.

A vous. On joue au Marivaux quelque chose en allemand avec sous-titres français ; allez donc le voir. Vous entendrez le langage mélodieux de ma seconde patrie.

A quand les embrassades avec Hitler ? Ce serait pourtant le seul moyen de neutraliser l'Allemagne, de s'allier avec elle. Nos autres alliés se f... d'ailleurs de nous dans la grande envergure ; regardez ce qui est arrivé avec l'Angleterre. C'était bien la peine de lui lécher les pattes.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 24 juillet 35

Charmant Ry, nous pourrions nous voir.

L'après-midi qui vous irait le mieux. Je vous chercherais en auto avec papa et le chat, et nous nous amuserions bien. Téléphonnez-moi.

Une dame m'écrit que vous êtes « inentamable ». Etes-vous inentamable ? Je n'ai pas cette impression, il me semble que vous êtes de la race des « tendres ».

Mais il est très vrai que vous ne pouvez être séduit que par le canal de l'amitié. L'amitié, c'est votre ciel intérieur ; si je vous comprends bien, cela signifie pour vous la tentation du Sacrifice, la hantise du don total de vous. Et ce sentiment vous est bon.

J'ai toujours eu l'impression que je commettrais un péché à l'égard de Dieu si je brisais notre amitié, pourquoi cela ?

Notre amitié, au fond, c'est une aventure d'âme. O amitié ! Tendresse aux ailes d'or ! Me permettez-vous de vous guider un jour dans ces jardins de l'âme où vous

donnez tout et où vous gagnerez tout ? Ce serait pour vous une nouvelle « Relève du matin ».

A vous,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 25 juillet 35

Cher divin, que pourrais-je vous offrir ?

Aux pieds de Mme de Stein, Goethe parfois déposait des asperges ou des saucisses. Me permettez-vous de déposer à vos pieds des saucisses ?

La qualité du sentiment qui nous unit m'enchant. J'ai pleuré comme un veau, l'autre soir. Je me suis reproché de vous avoir traité d'égoïste. Si je devais faire votre portrait psychologique, je dirais que vous avez la passion de l'amitié, une passion religieuse. Vous êtes fou d'amitié. Le seul moyen de vous séduire – et je l'ai bien compris – c'était d'essayer de réaliser pour vous cette amitié.

Comme la vie est drôle ! Quand je pense que je vous ai connu, en 1929, dans la seule intention de faire l'amour ! Vous me l'auriez demandé, j'aurais dû le faire, par simple respect envers moi-même. Mais vous ne l'avez pas demandé et le même élan qui m'aurait poussée à me « déshonorer », ce même élan (exactement le même !) m'a poussée à réaliser pour vous l'amitié idéale.

« Ne jugez pas », dit l'Évangile. Qu'auriez-vous pensé de moi si je vous avais cédé ? Pourtant j'aurais été la même – exactement la même – qui aujourd'hui vous enchante par ma réserve (je ne parle pas de mes lettres !) et par ma pureté.

Il y a des femmes, paraît-il, qui ont des « principes ». Je n'en ai aucun. Mais ne trouvez-vous pas cela plus exquis ? Et féminin dans ce que la féminité a d'adorable ? Je me demande si vous exigez de la femme une soi-disant « vertu » ; si j'étais homme, il me semble que je me préférerais.

Savoir que je vous aurais cédé le cas se présentant, est-ce que cela diminue votre tendresse pour moi ? Vous savez aussi que je suis capable de la spiritualité la plus haute. Que bien peu de jeunes filles « à principes » auraient réussi une amitié comme je l'ai réussie. Vive Sensualité – Spiritualité extrême – J'ai le sentiment de remplir par ma nature tout l'entre-deux.

N'est-ce pas le signe de mon génie ?

Alice

P.S. J'ai retrouvé dans une vieille caisse de notes intimes que j'écrivais à 20 ans, avant de soupçonner votre existence. Est-ce que cela vous intéresserait ? J'étais un volcan de désirs. Je ne pouvais approcher une femme (!) sans délirer.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 4 août 35

Rilet, si votre histoire de Concarneau n'est pas une blague et si vraiment nous ne nous sommes pas vus parce que vous ne pouviez pas faire autrement, je n'ai rien à vous reprocher. Aucun rapport avec Menton. A Menton, vous m'aviez dit que la Méditerranée vous donnait envie de « sauter l'eau ». Ce n'était pas une excuse.

Surtout pas envers une jeune fille qui, depuis 10 ans, attend avec une patience inlassable que vous vous décidiez enfin à lui donner quelque chose.

J'ai pensé que vous vouliez me blesser. Je ne pense pas que vous vouliez me blesser en allant voir un ami malade. Au contraire, je me dis que vous auriez peut-être, dans les mêmes circonstances, la même gentillesse envers moi. Qui sait ?

Si j'étais tout à fait morte, vous iriez peut-être même jusqu'à me donner un baiser. C'est effarant, ce caractère ! Quand vous savez que, vivante, j'en aurais eu tant de joie !

Notre départ a été un peu retardé, mon père ne partant que le 9. Si vous rentrez cette semaine, téléphonez S.V.P. Nous pourrions peut-être encore nous voir. Je vous apporterai mes carnets de la vingtième année; vous y trouverez, notés sur le vif, des tuyaux pour vos « Jeunes Filles ».

Il y a quelque chose que je ne comprends plus du tout aujourd'hui : c'est mon exaltation religieuse à 20 ans. Il n'y en a plus trace, ce qui me fait croire que l'émotion religieuse doit être une « sublimation » comme dit Freud, de la sexualité. A 20 ans, aimant une amie d'amour (il n'y a aucun doute à ce sujet !) et pourtant, à cent lieues de supposer qu'il pourrait exister entre elle et moi des rapports, je me perds en rêveries religieuses. En même temps, je suis insatisfaite.

Aujourd'hui, vous aimant vous, et mon insatisfaction étant la même, j'ai seulement envie de vous épouser. Disparition totale et absolue des phénomènes religieux. Les rêveries mystiques de 1920 étaient donc d'origine sexuelle. C.Q.F.D.

Je suis très occupée à un roman qui s'appellera, je crois, « Lettres à l'Inconnu ». C'est l'histoire d'une jeune fille qui, pendant des mois, se monte la tête en vase clos au sujet d'un Monsieur. Jusqu'au jour où elle est violemment détrompée par la réalité : le Monsieur en épouse une autre.

Rilet, vous aurez le roman sitôt écrit. Ce n'est qu'après que vous l'aurez lu que j'essayerai de trouver un éditeur.

A vous. Ecrivez-moi et épousons-nous, si possible.

Alice.

P.S. Vous êtes idiot de croire que le mariage serait la ruine de votre œuvre. Au contraire, ce serait l'accomplissement de votre œuvre, votre femme mettant tout en œuvre pour que vous puissiez écrire tranquillement et sans être dérangé. Les repas à la maison ! Les chaussettes reprises ! Le téléphone bouclé !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 8 août 35

Rilet, ça ne va pas très bien. Je suis embêtée de n'être pas mariée. Dix ans d'engloutis et je ne suis toujours pas mariée, horreur ! Regardez comme l'Europe s'agite. Mussolini déchaîné ! (Je commence à en avoir marre, des dictatures !) Les émeutes de Brest (à propos, vous êtes en sûreté ?)

La révolution ou la guerre qui menacent partout. J'ai peur de mourir ou de subir une catastrophe quelconque sans avoir joui. Marions-nous bien vite, s.v.p. Ce sera toujours ça de gagné. Je vous promets que vous serez comme un coq en pâte. Je créerai un mur de silence autour de vous. Vous pourrez écrire du soir jusqu'au matin et du matin jusqu'au soir sans être dérangé. Ecoutez-moi, écoutez-moi. Ecoutez la

voix des sirènes. J'ai tant envie de faire l'amour ! Et je mourrai peut-être demain sans l'avoir fait !

Nous partons samedi matin. En Allemagne. Mais le n'ai de goût à rien, obsédée comme je le suis. Marions-nous, Rilet. C'est intenable, au moins pour moi. Je vous ai donné tout. La jeune fille qui donne son amitié donne tout. Et je n'ai rien eu en échange.

Je voudrais relire cette dernière partie de votre conférence du 8 mars où vous disiez des choses bonnes. Où l'avez-vous fait paraître ? A vous, Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 9 août 35

Doux Ami, encore une lettre avant de m'en aller.

Pourquoi cette effroyable mélancolie ? Peut-être suis-je triste parce que la France ne va pas bien. Ou peut-être est-ce simplement parce que je ne vous ai pas vu avant mon départ.

Je suis plutôt embêtée parce que je ne suis pas mariée ; ça doit être la vraie raison. Je me dis que si vous ne m'épousez pas maintenant, évidemment vous ne m'épouserez jamais.

Je ne serai pas plus jolie dans cinq ans. Et je serai morte, peut-être. Et vous-même, comment pouvez-vous assurer que vous vivrez encore ? Vous serez peut-être mort ? Ou cloué dans un fauteuil ? Ou amoureux d'une autre ? Imaginez comme ces réflexions peuvent être gaies pour moi. Vous ne réfléchissez pas assez à l'autre, à ce qu'il peut penser, souffrir peut-être.

Le tragique dans mon cas, c'est que je me sens liée à vous. **Comme le fer à l'aimant. Plus moyen de me détacher** (1). Le temps a fait ce miracle, et aussi cette certitude douce que vous m'aimiez également. Je suis liée vraiment, liée sans avoir joui, avec une soif effroyable de jouir, mais liée quand même.

Il est sûr et certain que je ne me dégraderai jamais à vos yeux (je suis sage, hélas ! Est-ce parce que je suis sage que **vous me croyez frigide** ?) (1)

Il est sûr et certain que tant que j'aurai votre amitié, je n'en chercherai jamais un autre. Il est sûr et certain que je vous attendrai jusqu'à la mort. Les jeunes filles, quelle catastrophe, c'est pire que tout !

Vous auriez mieux fait de rechercher l'amitié d'un chat. Sinon, demandez son amitié à une jeune fille, elle vous donne tout. Voilà le drame. J'ai donné tout.

Aussi la seule chose qui pourrait me guérir si vraiment vous ne voulez pas m'épouser, ce serait que vous en épousiez une autre. Alors mon amitié s'effondrerait. Et je serai libre, libre, entendez-vous ? Libre d'en chercher un autre si toutefois à 35 ans, il n'est pas trop tard. Trente-cinq ans ! Et j'en avais vingt-huit quand je vous ai connu ! Vous ne sentez pas ce qu'il y a d'horrible là-dedans ? Et je n'ai même pas joui ! Si encore j'avais joui !

Bonjour, Rilet. Vous trouvez qu'il est juste que ma vie soit ruinée parce que je vous ai aimé ? C'est là le prix de votre affection ? C'est cela qu'on peut attendre d'un ami ?

Alice.

Note :(1) souligné par Montherlant.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Munich, 14 août 35

Doux ami, voici mon adresse jusqu'à dimanche : Munich, Bayerischer Hof et à partir de dimanche : Oberstdorf (1), Alpes d'Algovie. Bavière, Wittelsbacher Hof. Nous resterons à Oberstdorf au moins jusqu'à la fin du mois. Je n'ose pas vous dire « venez ». Vous me diriez « oui » et vous ne viendriez pas, ce qui me causerait encore une fois un gros chagrin. Je vous demande donc simplement d'écrire.

Pauvres Juifs ! Ils m'ont l'air de subir ici un mauvais quart d'heure. Au restaurant, il y en avait un près de nous qui faisait une figure toute désolée. A l'entrée de beaucoup de patelins, cette affiche encourageante : « Ici, les Juifs sont indésirables ».

Heureusement que nous ne sommes pas Juifs. Je me rappelle qu'il y a dix ans déjà, mon cousin qui avait épousé une Juive par amour avait été fort blâmé par la famille. « On n'épouse pas une Juive. C'est dégoûtant ». Depuis, il a divorcé pour épouser une Aryenne pur-sang. Mais je trouve ça au moins aussi dégoûtant. (Il avait deux enfants, et il aurait eu l'occasion de se montrer héroïque).

J'espère que vous allez bien. Quand vous restez si longtemps sans m'écrire, je suis toujours inquiète. Notre amitié me procure toujours bien de la douceur – et bien de l'embêtement. C'est un mélange indéfinissable de délices et de souffrances. Je suis à la fois ravie et désolée. Est-ce que cela vous fait la même impression ? J'ai trouvé un axiome, écoutez : « Le véritable amour, c'est l'amitié ».

En effet, je ne doute pas un seul instant que nous nous aimions. Cela me paraît l'évidence même. Mais je sais en même temps que dans cet amour, le désir compte pour bien peu – presque rien. Le drame entre nous, ce n'est pas le désir (idiotie de seulement supposer cela !), c'est l'amitié.

Parce que j'ai de l'amitié, je suis en train de ruiner ma vie et de me boucher tout avenir.

Et parce que vous avez de l'amitié, vous êtes perpétuellement tenté de ruiner la vôtre.

Au fond, cette amitié, c'est la catastrophe. Tout de même, j'aimerais mieux mourir que de ne pas l'avoir. Est-ce que cette expérience est nouvelle pour vous ? Saviez-vous cela avant de me connaître ? Moi je ne le savais pas avant de vous connaître.

Dans les romans, on parle toujours de « désir » ou de « trouble » et c'est de l'ânerie pure.

Excusez-moi de ne pas recopier cette lettre qui n'est pas très bien tournée mais je n'ai plus d'encre.

Amicalement,

Alice.

Note :

(1) **Oberstdorf** est une commune de Bavière située dans la circonscription de la Souabe. C'est la commune la plus méridionale de l'Allemagne. Elle se situe à 843 mètres d'altitude.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Munich, 15 août 35

Rilet, ça ne vous embête pas que je vous écrive encore ? Je ne vois que vous à Munich. Pour briser notre tendresse, il faudrait je crois que vous en épousiez une autre. Ou alors que vous commettiez une action bien méprisable : assassiner une vieille rentière pour lui voler son argent. Ou alors plus simplement, que vous vous suicidiez. Si vous étiez mort, après avoir pleuré quelque temps, j'en chercherai évidemment un autre.

Ne croyez pas que ma vie solitaire m'empêche de trouver un mari. Si je ne fréquente personne, j'ai par contre le singulier talent d'attirer à moi tous ceux que je « cherche », autrement dit tous ceux à qui j'envoie mes belles lettres. Mais bien entendu, tant que vous vivez et tant que vous avez de l'affection pour moi, l'honneur me défend d'en « chercher » un autre. Vous ne me voyez pas écrivant les mêmes douces choses à un autre ? Et donner à X.T ou Z ce qui vous a été offert ?

Mon amitié pour vous a cela de particulier que je ne peux l'offrir qu'à vous. C'est pourquoy, sans jamais vous avoir touché, je me compromets si bien avec vous. Je me compromets lucidement. Je sais que ces lettres de moi que vous conservez dans vos papiers m'empêcheront à jamais (à moins d'une catastrophe) d'en chercher un autre.

Vous croyez peut-être que je suis horriblement bête et que je fais cela par naïveté. Pas du tout. C'est moi-même qui referme la prison sur moi-même. Il me semble qu'ainsi, j'acquies plus de force pour vous conquérir. Le seul moyen de tout avoir, c'est de tout donner.

Il fait un froid de canard. La neige presque. On devrait toujours emporter ses fourrures pour subir le mois d'août allemand.

Je n'aime pas beaucoup le type des hommes. La plupart ont des têtes de porc et le crâne passé à la tondeuse : un peu votre genre de beauté, mais en beaucoup plus mal. Par contre, les femmes sont mon délice perpétuel. De fraîches couleurs, pas plus de fard que mon chat, les bras ronds, les seins comme de petits agneaux et, sous la coque flottante du tablier, une oscillation des fesses, quand elles marchent, qui me rend folle. Je dois me retenir pour ne pas enlacer. Et dire que ces gros porcs de mâles ont l'air de trouver ça tout naturel ! Ils seraient sans doute excités par la « Parisienne » que je trouve, moi, horrible.

Ce qu'il y a d'admirable en Allemagne, en dehors des femmes, c'est la qualité du papier W.C. J'en joins un petit bout à ma lettre pour que vous puissiez juger.

Nous serons samedi à Obersdorf, un patelin au milieu des montagnes, près de la frontière autrichienne.

A vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Munich, 17 août 35

Sublime ami, je ne vous ennuie pas ? Tout ce que nos trop rares rencontres ne me permettent pas de vous dire, je vous l'écris, c'est bien commode. Vous rappelez-

vous le temps où je vous disais que je vous aimais plus de loin que de près ? Mais maintenant, je vous aime encore mieux de près.

Je suis allée au Zoo. Le Zoo de Munich. Et j'ai caressé le plus de bêtes possible. C'est fou comme je me sens bien parmi les bêtes. Presqu'aussi bien que près de vous. Les beaux yeux candides. L'absence de complication intellectuelle.

Faut-il vous avouer un rêve que je fais souvent ? Très souvent, je rêve que je vous embrasse. O très gentiment. La joue seulement. Ou le coin de la bouche. Et avec beaucoup de timidité – j'ai tant peur que vous soyez furieux et que vous me repoussiez ! Savez-vous alors ce qui arrive dans mon rêve ? Vous ne repoussez pas. Vous laissez faire. Et je me réveille comme Danaé (c'est bien Danaé ?) après la pluie d'or. Qu'est-ce que cela signifie ? J'ai l'impression que ce doit être plus qu'un rêve, une échappée peut-être sur ce qui existe réellement entre nous.

Ai-je pour cela l'intention de vous embrasser dans la réalité ? Evidemment non. Ce serait stupide. Me figurer que je pourrais exciter en vous un désir extraordinaire. Et être assez sotte pour sacrifier à cette folie mon vrai trésor à vos yeux, ma sagesse. L'adorable dans tout cela, c'est que je ne réfléchis pas, ma bonne nature débrouille immédiatement les choses, et me dit ce que je dois faire. J'agis par le cœur et spontanément, l'intelligence vient ensuite et approuve. Ainsi, par une sorte de miracle, ma naïveté rejoint l'intelligence. Il est en effet plus intelligent, étant donné votre caractère, d'essayer de vous conquérir par l'honnêteté plutôt que par la ruse. Une femme rusée aurait moins de chances auprès de vous que moi qui ne le suis pas.

Si jamais vous devez être séduit, ce ne sera ni par du plaqué ni par du doublé, mais par du métal plein, or sur or.

Amicalement,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Oberstdorf, le 20 août 35

Rilet, je serais heureuse d'avoir un petit mot de vous. Savoir au moins que vous êtes en bonne santé.

Je vous regarde avec stupéfaction. Il y a en effet en vous une étrange anomalie : vous aimez et vous ne donnez rien. Réfléchissez bien à cela. Quand on aime, on donne. C'est le mouvement naturel. Eh bien vous, vous aimez et vous ne donnez rien. Surtout ne rien donner : ça a l'air d'être votre mot d'ordre. La chose est à ce point anormale que, s'il ne s'agissait pas de vous, je douterais de l'amour ; mais il est sûr que vous aimez ; il faudrait que je sois bien aveugle (et bien grossière) pour ne pas m'en être aperçue. (1)

J'essaye de vous trouver des excuses.

Pourquoi ne rien donner quand le mouvement naturel de tout homme qui aime est de donner le plus possible ? Ne devez-vous pas vous retenir pour ne rien donner et cette retenue ne vous est-elle pas pénible ? C'est vrai que si vous donnez la moindre chose, je prends tout. Evidemment, je prends tout. (1)

Vous essayeriez le plus petit baiser, vous seriez immédiatement roulé comme dans un torrent. Ce qu'il y a d'inquiétant en moi, ce n'est pas que je ne réponde pas, c'est que je réponde trop. Une miraculeuse sagesse me retient sur le bord ; mais il s'en faut d'un cheveu. Je suis une sorte de chaise électrique ; tant que vous ne pressez pas sur le bouton, il n'arrive rien. Mais si vous effleurez seulement d'une chiquenaude, tout saute.

(Je me demande s'il est bien intelligent de vous raconter tout cela. Il vaudrait peut-être mieux vous faire croire qu'un baiser de vous ne me ferait aucun effet, que je répondrais par une pudeur offensée et par des yeux de vache. Malheureusement, il m'est physiquement impossible de mentir. Cela sort malgré moi.)

Pourquoi ne viendriez-vous pas à Oberstdorf pour que je vous raconte tout cela en détail ? Voilà mon adresse : Wittelbacher Hof. Nous restons au moins jusqu'à la fin du mois. Vous auriez encore le temps de faire un petit saut jusqu'ici. Sinon, ayez au moins la gentillesse de m'écrire.

Oberstdorf est délicieux. Un minuscule village au creux des Alpes et les vaches qui passent le soir devant la mairie. Autour de l'église, le cimetière, comme dans les très vieux villages, et à côté du cimetière le mât de cocagne (il y a des mâts de cocagne partout en Allemagne) et la musique municipale. Les morts ne s'embêtent pas. C'est comme dans les bistrotts : il y a un crucifix au mur et tout autour des tables, les gens à moitié ivres de bière et de tabac. Noble patrie ! Ridicule et sublime, c'est toute l'Allemagne. C'est le pays où chaque fois que vous vous écartez un peu de la route pour faire pipi, vous êtes suivi par 40 personnes.

(Note : A cette lettre est jointe une carte postale d'une photographie de Hohenluftkurort Oberstdorf, 843 m avec au verso, un texte qui est la suite de la lettre du 20 août 1935) :

C'est aussi le pays où les dames les plus riches se promènent dehors en tablier et où les hommes portent sur leurs chapeaux un bouquet de fleurs.

A Oberstdorf, on a une occupation : on y combat le Juif avec entrain. Le dimanche, des S.A en uniformes traversent le pays avec fifres et tambours pour purifier Oberstdorf du dernier Juif qui pourrait s'y trouver terré. A l'entrée du village, une pancarte : « In Oberstdorf sind die Juden immerwünscht ». « Les Juifs sont indésirables ».

Amicalement,

Alice

Note : (1) Passages soulignés par Montherlant qui a inscrit deux fois VU dans la marge

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Oberstdorf, 25/8/35

(au verso d'une carte postale représentant, dans une prairie entourée de montagnes, un groupe de jeunes gens et de jeunes filles en habit folklorique bavarois, admirant des danseurs.)

Cher Rilet, je crois que nous allons quitter Oberstdorf et aller ailleurs. Le pays est délicieux mais l'hôtel – chose essentielle pour maman – a bien des désavantages. Je suis surprise de n'avoir rien de vous. Dieu fasse que vous alliez bien.

Je ne suis pas gaie, comment le serais-je ? Ce goût de cendre dans ma bouche. Cette soif continuelle. Ces paysages éteints. Et dire que vous m'aimez ! Et dire que je pourrais rayonner de joie, moi qui aime la joie !

Amicalement,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Oberstdorf, 28/8/35

Silencieux Ami, si vous avez jamais le courage de m'écrire, écrivez-moi plutôt à Neuilly. Je ne sais combien de temps nous resterons encore à Oberstdorf et où nous irons ensuite.

Le pays est vraiment joli et nous avons exploré tous les fonds des vallées, papa et moi.

Mon grand plaisir est de dévaler les pics à la quatrième vitesse. Si j'avais un bébé de vous dans le ventre, ça me calmerait évidemment.

Quand vous me dites « ne courez pas », je songe toujours à ce moyen très simple que vous auriez de m'empêcher de courir. « Ne courez pas ! » et dire que vous avez le remède sous la main, si j'ose dire.

Jamais comme à Oberstdorf, je n'avais rencontré tant de bêtes délicieuses, des vaches, des chevaux, des chèvres, des chats adorables. Les routes étant défendues pour les autos, on rencontre beaucoup de chevaux et beaucoup de crottin sur les routes, ce qui m'amuse.

J'aime bien l'odeur du crottin. C'est autrement plus agréable et revigorant que les savons à la violette du Bon Marché. Les bêtes ont sur vous, divin Ami, un grand avantage : elles se laissent caresser. Quand j'en ai caressé une demi-douzaine dans ma journée, je me sens toute ragaillardie. Je les aime surtout jeunes ; les petits chevreaux (quels jolis yeux ont les petits chevreaux !), les petits veaux qui lèchent votre robe pendant que vous les caressez.

Je sens que je pourrais rester toute une après-midi avec un petit veau. Ces bêtes sont magnifiques de tendresse, ne trouvez-vous pas ? Et comme elles savent tout de suite quand on leur veut du bien !

Malgré cela, je ne suis pas heureuse. Les bêtes et les jardins ne suffisent pas. Je fais voltiger dans tous les sens mon écume intérieure sans trouver de paix, jamais, jamais.

J'invente cent combinaisons possibles et toujours j'aboutis à la seule qui m'apporterait la paix : le mariage. Quelle tristesse de ressasser toujours les mêmes choses ! Pourquoi Dieu a-t-il permis que je tombe sur vous ? J'aurais pu tomber sur un autre qui m'aurait dit « oui ».

Amicalement. **Comment un ami peut-il voir son amie se noyer sans lui tendre la main ? (1)**

Je persiste à croire que le plus grand amour qui puisse exister entre homme et femme, c'est l'amitié. Et je persiste à croire que cette amitié, vous l'avez pour moi.

Alice

Note : (1) souligné par Montherlant, avec un VU dans la marge.



Le Divin d'Alice

-216-



OBERSTDORF Août 1935

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Paris 30 août 1935

Chère et pauvre Mademoiselle,

Je vous écris étendu, terrassé par une crise de névrite (de mes éclats) après 8 jours « à la mer » ; vos lettres m'attendent. Je comprends parfaitement votre peine, mais qu'y faire ?

Je vous ai dit : jamais, jamais, et jamais. Ne m'accusez pas de boucher votre avenir : avec nulle cela n'a été plus net qu'avec vous, et vous êtes sans excuse de chevaucher ce rêve. Vous êtes comme une mouche qui s'obstine à sortir d'une chambre par une porte fermée. Cette obstination n'est pas admirable. Mais vous avez le génie de nier l'évidence.

A vous

M.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Holland-Hotel, Baden-Baden, 4/9/35

Cher Rilet, nous sommes arrivés ici, je ne sais pas pour combien de temps. Mon frère devait me rejoindre mais il a été surpris par une période militaire inattendue de quatre jours. Vous savez qu'il est officier de réserve.

Baden-Baden, c'est presque la France. Il y a d'ailleurs beaucoup de Français en villégiature et vous ne seriez pas dépaysé. Des croix gammées et quelques uniformes bruns rappellent seuls l'Allemagne. Ici on est moins féroce contre les Juifs, Baden-Baden a toujours plus ou moins vécu des Juifs.

Toujours en voyage et toujours inapaisée, je me fais un peu l'effet de Marie Bashkirtseff (1). Les femmes en général, n'aiment pas beaucoup Marie Bashkirtseff, la trouvant trop « mondaine » ; je ne suis pas mondaine du tout mais je l'aime bien. J'ai même envie de lui dédier mon prochain bouquin. Il arrive un moment où dégoûtées des vivants, on se met à aimer les morts ; Marie Bashkirtseff flotte dans mon imagination comme une ombre-sœur ; c'est elle qui disait, n'est-ce pas qui disait que rien n'est plus fou que mépriser la vie : la vie est tout ce que nous avons.

Rilet, que vous dire encore ? Je ne vous comprends pas. En effet, vous m'aimez ou vous ne m'aimez pas.

Si vous ne m'aimez pas, il est tout normal que vous ne me donniez rien, mais alors nos relations n'ont plus de sens. Si au contraire vous m'aimez (ce que j'ai toujours cru) votre attitude est incompréhensible ; il est incompréhensible qu'on aime quelqu'un et qu'on le laisse souffrir sous ses yeux, et se noyer, sans rien faire pour lui.

Je parle d'amitié, notez-le bien.

Qu'est-ce que c'est donc que l'amitié à vos yeux ? Plus le réfléchis, plus je me dis que vous avez simplement le désir, la hantise de donner quelque chose et que l'amitié signifie pour vous simplement ce désir que vous n'arrivez pas à réaliser. En d'autres termes, il y a quelque chose en vous qui ne fonctionne pas. Vous êtes malade, névrosé probablement. Et voilà que je suis embêtée à la fois pour vous et pour moi.

Je voudrais bien savoir, doux Ami, ce que c'est que « mon génie de nier l'évidence » ? Vous aussi vous m'avez découvert une maladie. Mais la seule

évidence à mes yeux c'avait été, jusqu'à présent, que vous avez de l'affection pour moi. Je n'ai jamais cru autre chose.

Je serais heureuse que vous m'écriviez et que vous me disiez comment vous allez. Soignez-vous et soyez gai. Et croyez surtout à la tendresse de votre Alice.

L'ombre-sœur d' Alice Poirier : Marie Bashkirtseff,

Note : On est frappé par le nombre de **similitudes, notées en rouge**, entre le caractère de Marie B. et de celui d'Alice Poirier.

(1) **Marie Bashkirtseff**, née Maria Konstantinovna Bashkirtseva à Gavrontsi près de Poltava, en Ukraine le 11 novembre 1858 et morte à Paris, le 31 octobre 1884, est une diariste, peintre et sculptrice d'origine ukrainienne. Marie Bashkirtseff, née dans une famille noble et fortunée, grandit à l'étranger, voyageant avec sa mère à travers l'Europe. Elle parle couramment, outre le russe, le français, l'anglais et l'italien. Sa soif de connaissance lui fait étudier les auteurs classiques et contemporains. Elle étudie la peinture en France à l'Académie Julian, l'une des rares en Europe à accepter les femmes (certaines viennent même des États-Unis). Une étudiante, Louise Catherine Breslau, est la seule que Marie considère comme une rivale. Elle produit une œuvre importante en regard de sa vie brève ; ses tableaux les plus connus sont *Un meeting* (représentant des enfants mendiants à Paris) et *L'Atelier des femmes* (ses compagnes artistes au travail). Mais beaucoup d'œuvres de Marie ont été détruites par les nazis durant la Seconde Guerre mondiale.



La Réunion, 1884. Musée d'Orsay.

À 12 ans, elle commence à tenir son journal en français ; elle lui doit beaucoup de sa célébrité. Ses lettres, notamment une correspondance avec Guy de Maupassant, sont publiées en 1891. Cette correspondance, ainsi que les différentes éditions du *Journal* publiées entre 1887 et 1980, ont été très édulcorées par la famille. Une édition fidèle du *Journal* a été entreprise, en 1995, par le *Cercle des amis de Marie Bashkirtseff*. Morte de tuberculose à 25 ans, Marie Bashkirtseff a eu le temps de laisser sa marque dans le Paris des années 1880. Féministe, sous le pseudonyme de *Pauline Orrel*, elle contribue avec plusieurs articles à la revue *La Citoyenne* d'Hubertine Auclert en 1881.

Quelques mois avant sa mort, entrevoyant, malgré les dénégations de son entourage, qu'elle est condamnée, elle s'avise de relire son *Journal*, les pages écrites au jour le jour, très librement, très franchement, qui constituent son histoire. Écrit d'abord uniquement pour elle-même, elle y ajouta une sorte d'introduction, en mai 1884 :

Si j'allais mourir, comme cela, subitement, je ne saurais peut-être pas si je suis en danger, on me le cachera... Il ne restera bientôt plus rien de moi... rien... rien ! C'est ce qui m'a toujours épouvantée. Vivre, avoir tant d'ambition, souffrir, pleurer, combattre, et, au bout, l'oubli !... comme si je n'avais jamais existé... Si je ne vis pas assez pour être illustre, ce journal intéressera toujours : c'est curieux, la vie d'une femme, jour par jour, comme si personne au monde ne devait la lire, et, en même temps, avec l'intention d'être lue.

Elle meurt au mois d'octobre suivant. Elle est enterrée au cimetière de Passy, dans le 16^e arrondissement de Paris. Sa tombe, un studio d'artiste en taille réelle, a été déclarée monument historique. La vie de Marie Bashkirtseff devait être si courte, elle avait si bien le pressentiment d'une catastrophe prochaine, qu'elle a tenu à analyser, à fixer, à développer d'une façon aiguë tous ses sentiments. Son recueil débute par de longs et insignifiants détails, puis, peu à peu, le ton change, la lecture devient poignante, et cette confession féminine,

dans sa franchise, montre une âme à nu : des aveux, des désirs, des révoltes, des ambitions empreintes de l'humanité la plus vraie, sans rien d'apprêté ni de convenu. Le style est même souvent cavalier, hardi, avec des termes familiers qui ont une singulière saveur, et qui trahissent bien l'éducation reçue un peu à la diable à travers une enfance ballottée par les voyages, la fréquentation de milieux cosmopolites, la bizarrerie d'une existence nomade. Dans ces perpétuels déplacements, où se plaisent de nombreuses familles russes, l'âme de la petite Slave reçoit des impressions multiples, qui la mûrissent et la compliquent.

À la date du lundi 3 juillet 1876, on peut lire : *Ce pauvre journal qui contient toutes ces aspirations vers la lumière, tous ces élans qui seraient estimés comme des élans d'un génie emprisonné, si la fin était couronnée par le succès, et qui seront regardés comme le délire vaniteux d'une créature banale, si je meisis éternellement ! Me marier et avoir des enfants ! Mais chaque blanchisseuse peut en faire autant. À moins de trouver un homme civilisé et éclairé ou faible et amoureux. Mais qu'est-ce que je veux ? Oh ! vous le savez bien. Je veux la gloire ! Ce n'est pas ce journal qui me la donnera. Ce journal ne sera publié qu'après ma mort, car j'y suis trop nue pour me montrer de mon vivant. D'ailleurs, il ne serait que le complément d'une vie illustre. »*

On est frappé par cette préoccupation constante qu'a Marie Bashkirtseff **de laisser une trace** : elle se débat contre la pensée du néant ; croyante et mystique à sa manière, elle a, en elle-même, une foi curieuse, qui est autre chose que de l'orgueil. Son existence s'étale dans ces pages d'une étrange puissance évocatrice, avec mille enfantillages mêlés, dès l'enfance, à des pensées de grande ambition. Elle n'a jamais douté qu'elle ne fût une créature d'élite. Elle se sait jolie et elle est heureuse de l'être : elle adresse au ciel de naïves prières pour la conservation de sa beauté et pour l'éclat de sa voix, elle rêve d'être une cantatrice illustre, d'avoir la foule à ses pieds. Elle fait avec Dieu et la Vierge des marchés ingénus, promettant, en retour des triomphes mondains qu'elle souhaite, des aumônes et des pèlerinages. Elle a aussi, en vraie Russe, tout un monde de superstitions ; une fois, elle voit la nouvelle lune de l'œil gauche et elle s'en alarme. Étonnée elle-même des contrastes de sa nature, elle se demande sérieusement si elle n'a pas deux cœurs. Avec ses voyages entre Paris, Nice, Rome et le domaine familial du fond de l'Ukraine, c'est le récit d'une passion de jeune fille. Elle se croit sincèrement éprise de Paul de Cassagnac qui ne fait guère attention à l'enfant qu'elle est, et, dans sa sensibilité affinée, elle se désole, elle appelle la mort. Elle a besoin de préoccupations qui entretiennent son activité d'esprit : elle s'enthousiasme à l'idée de réconcilier son père et sa mère, et de séduire ce père dont on lui fait un portrait redoutable. Mais l'art commence à l'intéresser par-dessus tout : *« À vingt-deux ans, se dit-elle, je serai célèbre ou morte. »* Elle essaye sa voix, mais les médecins lui défendent le chant. Alors, elle se tourne vers le dessin et la peinture, et dans l'atelier de M. Julian, dont elle suit les cours, elle éprouve des déceptions qui la font étrangement souffrir, pour quelque compliment attendu qui ne vient pas. Elle se désole de n'être qu'une femme. D'ailleurs, elle se sent choquée, dans son admiration pour tout ce qui est élevé, par les petites réalités de la vie : *C'est une nature malheureuse que la mienne : je voudrais une harmonie exquise dans tous les détails de l'existence. Souvent, des choses qui passent pour élégantes et jolies, me choquent par je ne sais quel manque d'art, de grâce particulière... Des futilités ? Tout est relatif, et si une épingle nous fait autant de mal qu'un couteau, qu'est-ce que les sages ont à dire ?* Elle a des **caprices fantasques** auxquels il faut se plier. Accompagnée d'une amie, elle se rend, sous un faux nom, à une séance d'une société du droit des femmes. Elle a des cultes pour certaines physionomies politiques ou littéraires. Elle a, surtout, l'horreur du banal. Puis, une douleur sourde interrompt tout à coup ses rêves de gloire, et déjà elle s'écrie : *« Qu'on me laisse encore dix ans ! »* Elle avoue **qu'elle s'ennuie dans le monde**, et, par haine de la solennité guindée de certains salons, elle a envie de se dire républicaine. Elle a des amitiés un peu garçonnières, faites de loyauté et de franchise, et elle trace quelques portraits, d'une saveur vive et hardie, de personnalités parisiennes. Emportée en toutes choses, elle s'épuise dans des excès de travail. Elle songe à la célébrité possible à présent, bien qu'elle soit sévère pour elle-même, et que les louanges quelconques la blessent. **Elle envisage son nom, du point de vue de la gloire** : *Marie Bashkirtseff !... Que dit-il ?... Il sonne comme quelque chose de bizarre, de tourmenté, non qu'il ne promette un certain éclat : il a même une certaine allure, du bruit, de la fierté ; mais c'est saccadé et tracassé. »* *Cependant la maladie est impitoyable : elle semble expier chacun de ses succès, Avec épouvante, elle s'aperçoit qu'elle entend moins bien. Elle se dit « terrassée par les oreilles ». Et les nerfs sont surexcités d'une façon extrême : « Mon travail en souffre ; je peins tout en étant dévorée d'appréhensions chimériques. Je m'imagine des quantités d'horreurs.... **il m'arrive de me lever en sursaut et d'aller à l'autre bout du jardin, comme une folle.** »* Alors elle a hâte d'emmagasiner le plus de sensations possible : *« Il me semble que personne n'aime autant tout que moi : arts, musique, peinture, livres, monde, robes, luxe, bruit, calme, rire, tristesse, mélancolie, blague, amour, froid, soleil... j'adore et j'admire tout... Tout se présente à moi sous des aspects intéressants et sublimes : je voudrais tout voir, tout avoir, tout embrasser, me confondre avec tout... »*

Et constamment, maintenant, la pensée de la mort se mêle à ses rêves. Elle doit s'arrêter d'écrire, en effet, peu de jours après avoir tracé ces lignes. Jules Bastien-Lepage, mourant lui-même, veut lui faire une dernière visite. Marie Bashkirtseff est couchée dans son salon : pour que Jules Bastien-Lepage puisse la voir, on l'a portée comme un enfant. Et le même mot leur échappe en cris d'artistes désolés : *Ah ! si on pouvait peindre encore !* Et c'est sur ce mot que s'achève, brusquement interrompu par l'agonie, le Journal de Marie Bashkirtseff. (Sources Wikipedia).



Marie Bashkirtseff(1858-1884)

ooo



Montherlant et sa fiancée Mlle F.L.G en 1934

-221-

oooooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

5.9.35

Chère Mademoiselle,

Je n'ai jamais eu et n'aurai jamais une goutte d'amour et de désir pour vous (1).

Qu'un homme puisse avoir des relations amicales avec vous depuis sept ans, sans vous embrasser une fois, ni vous toucher une fois du doigt, et que vous croyiez qu'il vous aime d'amour, il faut pour cela avoir cette prodigieuse méconnaissance de la réalité que je dénonce en vous depuis combien d'années, et qui ferait rire de vous n'importe quelle petite fille de dix-huit ans.

J'ai de l'amitié et de l'estime pour vous. Même pour l'empêcher de souffrir, on n'épouse pas une femme quand on n'a pour elle que de l'amitié et de l'estime (2) et qu'on a pour le mariage le mépris et le dégoût que j'en ai.

Je vous répète cela depuis combien de temps ! Mais vous êtes l'abeille de l'expérience de X... La porte est ouverte d'un côté (celle de la réalité, que dis-je, de l'évidence). Et vous buttez et bourdonnez stupidement – je vous demande pardon, je ne trouve pas d'autre mot – du côté qui est bouché, depuis sept ans.

Et vous venez dire aux autres qu'ils sont névrosés, quand c'est vous qui, de façon si flagrante, avez quelque chose qui « ne va pas » !

A vous

M.

Note :

Cette lettre de Montherlant fut écrite le 5 septembre 1935 et envoyée à Alice Poirier. Celle-ci la lut, fut choquée, et **renvoya le 9 septembre la lettre à M** avec un court billet daté du 9 septembre 1935, et deux annotations ajoutées au bas de la lettre. Ce sont les (1) et (2) indiqués dans la lettre du 5/9/35 et qu'on lit ci-dessous :

D'abord, le très court billet d'Alice daté du 9 septembre 35 : « *Si vous ne m'aimez pas, évidemment, il n'y a rien à faire.* » Alice. 9 sept.35

Et au bas de la lettre de Montherlant, à lui retournée, Alice ajoute :

(1) *Si vous n'avez pas une goutte de désir, vous n'avez pas d'amitié non plus : « C'est une façon bien misérable de sentir que celle où le corps n'a pas une part directe » (Les Bestiaires).*

(2) *Mais vous ne l'épouseriez pas non plus si vous n'aviez pour elle que du désir ! On couche avec les femmes qu'on désire, on ne les épouse pas.*

On voit ici que pour la première fois Alice Poirier commence à ne plus supporter le « climat » où elle s'est placée du fait de son obsession pour une fusion totale avec Montherlant, nourrie par l'idée fixe, névrotique, d'un mariage, son but essentiel. Et pleine de « colère », elle renvoie sa lettre à l'expéditeur qui n'en peut mais !

Alice Poirier à Henry de Montherlant (1)

9 sept 35

Je n'ai jamais cru à du désir. J'ai cru à de l'amitié. Et j'ai pensé qu'on pouvait épouser une femme par amitié. Quand on épouse pour de l'argent, ou pour l'intérêt, ou pour l'ambition, pourquoi pas par amitié ? La vertu aurait-elle moins de puissance que l'intérêt ?

J'ai pensé que l'amitié, pour vous, c'était plus que l'amour. Que ce que vous n'avez pas fait par désir, vous pouviez le faire par amitié. Mais vous me dites que je me suis trompée. Je suis désolée et stupéfaite de m'être trompée.

Pourtant, ma raison me dit qu'il n'y a qu'une sorte d'amour. Si vous pouvez me voir souffrir et que cela ne vous fasse rien, vous ne m'aimez pas. Si vous pouvez voir tant de gentillesse récompensée par le désespoir et la ruine de toute une vie, c'est que vous ne m'aimez pas. Et pas plus d'amitié que d'amour. L'amitié est plus sainte que cela. Elle ne consiste pas à ne donner rien. Que vous aimiez un être de votre sexe ou du sexe opposé, dans les deux cas, si vous l'aimez, vous ne pouvez pas le voir souffrir sans venir à son secours. Est-ce que je suis folle en croyant cela ?

Cela ne va pas bien, Rilet. Me suis-je donc trompée en croyant voir de l'affection et de la tendresse dans vos yeux ? Je revois votre doux visage et ce sourire d'âme. C'était donc faux tout cela ? J'ai donc rêvé que vous m'aviez dit que vous m'aimez ? Que vous avez même commencé des projets de mariage avec moi en 1933 et en 1934 ? Vous pensiez donc à une autre femme ? Mais à quelle autre ? Et l'honnêteté la plus élémentaire, si vous en aimiez une autre, ne consistait-elle pas à me le dire ?

Et vos fiançailles et défiançailles perpétuelles, ce n'était donc pas avec moi ? Mais avec qui alors ? Et pourquoi, mon Dieu, ne m'avez-vous pas prévenue ? Il était si simple de me dire que vous songiez à en épouser une autre, que vous étiez fiancé avec une autre, que vous cherchiez des appartements pour une autre. Je roule toutes ces idées dans ma tête et je ne trouve pas de paix. C'est vrai, dites-moi, vous le jurez devant Dieu, que vous ne m'aimez pas et que vous n'avez jamais – au grand jamais – songé un seul instant à m'épouser ?

Faites-en le serment solennel et je promets de vous oublier.

Alice. 9/sept./35

ooo

Note :

(1) Cette lettre indignée d'Alice à Montherlant laisse entendre que Montherlant avait commencé avec elle des projets de mariage en 1933 et 1934 ! Mais Alice est en plein déni de la réalité ! Il n'y a aucune lettre de M qui révèle un tel projet. Au contraire, il la met chaque fois en garde et ne lui laisse aucun espoir conjugal. Les lettres de M sont très claires.

Alice exerce donc sur Montherlant une pression à partir de ses désirs à elle qu'elle prend pour la réalité. C'est ce que lui reproche Montherlant : *vivre dans l'irréel*.

La lettre, qui suit, de Montherlant sera très sévère et justifiée.

La réalité est celle-ci, Montherlant s'est fiancé deux fois, mais pas avec Alice Poirier :

1°) **En 1927, premières fiançailles poétiques** qui ont commencé sur le trottoir du marché aux fleurs de la Madeleine lors d'un de ses brefs retours à Paris. "*Les fiançailles ne durèrent que quatre mois, mais enfin ce furent de véritables fiançailles avec tout ce qu'il faut*". (Archives du XXe siècle, p. 36),

2°) **En 1934, secondes fiançailles, "avec notaire à la clé et tout le saint-glinglin"**. "*J'eus une amitié affectueuse pour cette jeune personne, (F.L.G), pendant huit mois exactement et à la fin je me fiançai. Ces huit mois, mon Dieu, je dois dire que je les ai un peu racontés dans Les Jeunes Filles. Ce n'est pas du tout la jeune fille qui avait parlé la première de mariage : c'est moi, très imprudemment*". Le modèle serait donc la jolie Solange Dandillot, parfois malmenée par Costals, le héros du livre. Mais Montherlant se défiancera rapidement, convaincu qu'il n'était pas fait pour la cohabitation. "*J'ai besoin d'être seul (...) et j'étais extrêmement volage, papillonnant*". (Archives du XXe siècle, p. 37)

(Note : En tête de cette lettre, en grand, M a écrit au crayon rouge : **Lettre que vous m'avez retournée**. Cette lettre non ouverte le 13 septembre par Alice rentrée à Neuilly, est donc revenue chez Montherlant et fut classée par M. dans son dossier des lettres reçues d'Alice Poirier) (1)

Chère Mademoiselle,

Voici quinze ans que je suis frappé du manque de psychologie ; du manque de finesse des femmes. Mais votre cas – car vous êtes un cas – dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

Quelle idée vous faites-vous donc de l'amour, pour croire qu'un homme qui a avec vous, pendant sept ans, les mêmes réactions, absolument les mêmes, qu'il aurait avec un homme, vous aime ?

Qui vous a rencontré (sic) trois ou quatre fois par an, ne vous a jamais embrassée, ne vous a jamais traitée que de « chère Mademoiselle », etc...

Et non seulement vous croyez qu'il vous aime, mais vous croyez qu'il s'est « fiancé » avec vous !.. Et cela malgré tout ce que je vous ai répété pour vous éclairer, de vive voix et en lettres !

C'est inimaginable. Cela pourrait être plausible de la part d'une jeune fille de 18 ans, de la campagne, ou, à la rigueur, d'une petite simplette, modiste, etc... Mais d'une femme de votre âge et de votre culture !

Je vous ai dit que, deux fois dans ma vie, je m'étais fiancé puis défiancé. Mais ne savez-vous pas ce que c'est que des fiançailles ? Qu'il faille vous dire qu'il ne s'agissait pas de vous, est quelque chose de tellement ridicule, que je ne sais comment ma plume peut l'écrire.

Avais-je à vous entretenir de ma vie privée, vous qui ne m'étiez rien ? Et qu'est-ce que c'est que cette histoire d'appartement ? Oui, j'ai cherché un appartement. Mais, que vous ayez pu songer que c'était pour vous y mettre, les bras en tombent. Je ne sais si un jour vous reprendrez vos esprits, ce jour-là, vous vous en rendrez compte (il suffira d'ailleurs de relire mes lettres).

Je vous répète (mais avec mille fois plus de force qu'alors bien entendu) ce que je vous ai écrit, voici quelques années : vous ne vivez pas dans la réalité. Vous imaginez des choses qui n'ont rien de commun avec le réel, que le réel contredit ; on vous met en garde là contre ; cependant vous continuez.

Vous êtes exactement comme Don Quichotte, qui, en toute bonne foi, voit des géants où il y a des moulins, etc... Qui sait, peut-être cette présente lettre va-t-elle vous apparaître comme une lettre d'amour, voire de fiançailles.

Guérissez, chère Mademoiselle, et guérissez en faisant n'importe quoi qui vous fasse tomber les écailles des yeux.

Ce jour-là vous vous direz : « J'étais complètement folle ». En attendant, je suis bien forcé de voir qu'on ne peut pas garder de relations saines avec quelqu'un qui, en toute bonne foi, si vous lui dites : « J'ai été aujourd'hui au Champ de Mars », se loge dans la tête que vous avez été au Parc Montsouris.

Il faut entre les êtres un minimum de signes sur lesquels l'accord mutuel soit fait ; sans quoi c'est le chaos. La preuve est faite que nous sommes complètement dans

l'absurde, grâce à vos fumées. Laissons cela, jusqu'à ce que vous soyez tout à fait rentrée dans un état normal – qui vous permettra de reprendre, si vous le voulez, nos relations intellectuelles, mais en les voyant telles qu'elles sont et n'ont jamais cessé d'être, et non je ne sais quel fantôme insensé construit de toutes pièces par votre imagination et vos désirs.

Toujours amicalement vôtre

M.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Grand-Hôtel, Place Stanislas, Nancy
Vendredi 13 sept.35

Cher Monsieur,

Je ne peux plus supporter. Je suis à bout. Il faut absolument que nous aboutissions à une solution, quelle qu'elle soit. Faites-moi la grâce de vous décider. Voici les deux solutions possibles. Il n'y a que ces deux-là je crois.

Première solution. La rupture. C'est le seul moyen de me rendre ma liberté si vous ne voulez pas m'épouser. Vous devez vous rendre compte après sept ans, qu'en vous aimant, je m'enlève à moi-même la possibilité d'en aimer un autre. Et cela durera tant que nous serons amis. Rien à faire contre cela. Il faut donc rompre si vous ne voulez pas m'épouser. Mais cette rupture – que je considère comme un péché contre Dieu et contre le Bien – j'exige que ce soit vous qui la fassiez. C'est vous, qui de vos propres mains, déchirez et détruisez cette douce amitié.

Après sept années de sagesse et d'honnêteté, vous ferez semblant d'avoir des sujets de mécontentement contre moi. Vous ne m'écrirez plus. Vous ne me téléphonerez plus. Vous ne me verrez plus jamais.

Seconde solution, celle que je vous conseille, le mariage temporaire. Vous m'épousez pour un an par exemple. Pas d'enfant. Je m'engage solennellement, après cette année écoulée, de tout faire pour faciliter le divorce si vous n'étiez pas heureux. Au besoin, je paierais les frais. Si au contraire vous étiez heureux, nous resterions mariés et nous aurions alors, seulement, des enfants. Cette solution constituerait une expérience pour vous. C'est l'avantage que, dans tous les cas, vous en tireriez. Et puis aussi la satisfaction de vous être montré généreux. Après vous avoir consacré sept ans de ma vie, je demande, en somme, que vous me consacriez un an de la vôtre. Est-ce trop demander ?

Cher Ry, il faut se décider. Le plus tôt serait le mieux.

Je pars de nouveau dans quelques jours, pourrions-nous nous voir avant mon départ ? Je serai à Neuilly ce soir. A vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly,
vendredi soir, 13 sept. 35

Cher Rilet, en rentrant ce soir, la concierge m'a remis votre lettre (1). Pardonnez-moi de vous la renvoyer, sans l'ouvrir. Je ne peux pas. Les deux dernières m'ont fait un tel mal que je ne peux plus. Je suis née pour la joie et le rire, vous le savez bien, pas pour les sanglots, pas pour le désespoir.

Je vous ai écrit ce matin de Nancy. Je vous supplie de me téléphoner pour que nous nous voyions.

Tout sera plus clair en nous voyant.

Une femme coupable de ne pas décacheter une lettre ! Si j'étais homme, je l'épouserais rien que pour cela. Encore une fois, pardonnez-moi. J'ai eu de tels pressentiments horribles en voyant cette lettre. A vous, Alice

Note : (1) Il s'agit de la lettre écrite le 10 septembre (cf. supra) par Montherlant et qui lui fut renvoyée non ouverte par Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 17 sept.35

Cher Rilet, quand je vous reverrai, je vous apporterai ces deux lettres horribles avec lesquelles vous m'avez « soignée » pendant les vacances ; je ne peux plus les voir ; il me semble que désormais, je ne pourrai plus jamais voir une lettre de vous.

« Je n'ai jamais et je n'aurai jamais une goutte d'amour pour vous », comment avez-vous pu m'écrire cette chose effroyable ? Comment la plume ne vous est-elle pas tombée des mains ? Rien ne peut me consoler de cet assassinat. Ni le souvenir que j'ai de votre charmant visage souriant. Ni ces paroles qui me reviennent à la mémoire et que vous me disiez à Vincennes : « J'aime...j'aime. »

Ni même le souvenir du jour (le 16 août 1929, je crois) où vous m'aviez pressé fortement l'avant-bras et où vous me disiez « Vous ne sentez rien ? » et moi je vous répondais « Non, rien ». Ni même ce jour céleste de Chaville et de l'auto où je vous grondais d'être en retard et où vous me disiez d'un air rogue et délicieux: «Demandez-moi plutôt pourquoi je suis venu. »

Jamais je n'aurais osé me vanter de vous inspirer du désir. C'aurait été manque de modestie et sottise de ma part. Mais je croyais que vous aviez pour moi une grande amitié et que sous cette amitié le désir était blotti, inconscient. Voilà ce que je croyais. Je jure que je n'ai jamais cru autre chose. Un désir inconscient chez vous comme il était inconscient chez moi-même. Vous ai-je jamais embrassé en sept ans ? Vous ai-je jamais serré l'avant-bras ? Pourtant, une femme, c'est plus sensuel qu'un homme.

Si vous êtes si sûr de ne m'aimer pas, un baiser que vous me donneriez serait pour vous comme si vous embrassiez du bois ou de la pierre : pourquoi alors vous défendez-vous si fort ? Pourquoi ne voulez-vous pas danser avec moi ? Pourquoi ne voulez-vous pas écouter du Wagner avec moi ? Pourquoi ne consentez-vous à boire avec moi que de l'eau minérale ? Buvez du champagne et nous verrons bien. C'est vraiment stupide d'affirmer que nous ne nous désirons pas quand nous avons tout fait, depuis sept ans, pour exorciser le désir. Tout de même, je ne voudrais pas que mon excès de sagesse me ferme la porte du bonheur.

Je suis née pour la joie, Rilet. Si vous avez une goutte d'affection pour moi, vous ne pouvez pas me la refuser. Téléphonnez-moi pour que nous décidions le jour du dernier adieu si vraiment vous ne voulez pas m'épouser ; je sens que je vous quitterai sans un reproche et avec vaillance. Tout de même je serais bien désolée.

Amicalement,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 21 sept 35

Cher Ry, une guerre entre l'Angleterre et l'Italie, qui aurait prédit cela ? Depuis cinq ans, les journaux ne nous parlent que de l'Allemagne, du danger allemand, de la menace allemande, du trouble-paix allemand.

Les événements devraient au moins nous prouver le danger des alliances et des pactes, y compris le pacte de la S.D.N.

J'applaudirais tout de suite au parti patriote en France qui affirmerait sa volonté de défendre les frontières françaises et seulement elles.

Memel (1) ne nous intéresse pas. L'Ethiopie ne nous intéresse pas. L'Autriche ne nous intéresse pas. Ce qui nous intéresse, c'est l'Alsace, c'est la Lorraine, c'est la Savoie, c'est Nice. Voilà ce qu'il faudrait répéter. Qu'on ne touche pas à notre pays, nous n'avons pas à nous occuper de celui des autres.

La paix indivisible, quelle chimère et quelle ânerie ! On voit bien que c'est un Juif qui a inventé l'expression.

La tempête mondiale n'empêche pas la tempête dans l'âme de votre amie.

Je ne veux pas de la rupture qui est un péché grave, un crime contre la tendresse. Jamais je ne m'y résignerai. Il faudrait que vous me fassiez vous-même violence, que vous ne répondiez plus à mes lettres, que vous ne me voyiez plus, pour que ce soit la rupture.

Mais l'amitié d'autre part entre un homme et une femme jeunes est impossible. Sept ans d'expérience nous ont prouvé qu'elle était impossible.

Qu'allez-vous faire ? Les menaces qui pèsent sur le monde, la guerre peut-être imminente, tous les malheurs à venir, ne me font pas considérer comme sotte et négligeable ma recherche du bonheur. Ce serait plutôt le contraire. On m'annoncerait que je serais fusillée demain, je n'aurais qu'une réaction, réaction que je tais par respect pour votre pudeur. Mais je vous jure que c'est ça.

Je travaille beaucoup. Je voudrais avoir du talent et qu'on le sache.

Pour votre délectation, je joins un petit extrait de mon roman à venir : « Lettres à l'Inconnu ». Vous devinerez que ma Muse, c'est vous. Il serait d'ailleurs difficile que ce soit quelqu'un d'autre.

Votre névrite, chéri ? J'ai vu avec effroi, dans des dictionnaires de médecine, que cela pouvait entraîner la paralysie. (2)

Je vous en supplie, je vous en supplie (sic), faites-vous extraire ces éclats. Et puis, avez-vous songé aux bains chauds, aux massages, aux traitements par l'électricité ? Je songe avec désolation que vous n'avez probablement même pas de baignoire dans votre rue de Bourgogne !

Amicalement,

Alice.

Extrait dactylographié du roman projeté par Alice, joint à la lettre du 21 septembre 1935 :

« Cher ami, hier en vous quittant, je pleurais comme un veau. Plus question de philosophie, la joie ! la joie ! Vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez, pourquoi alors ces gerbes de bonheur, ces fusées triomphales, cette lave en moi qui bout et qui brûle ?

Ah fêtons-les, ces magiciens, ces fous du rêve, auxquels suffit la trace fugitive d'un visage pour peupler la forêt et les eaux. Ce matin, votre image était en moi comme

dans un écrin. J'avais emporté votre image à travers toutes les prairies et au bord de tous les ruisseaux. J'avais escaladé le ciel avec votre image. J'avais roulé, noyé votre image dans les songes de toute ma nuit.

Cher ami, écoutez-moi, écoutez-moi. Ecoutez la voix des sirènes. Votre poitrine est le coussin où j'appuie mon front fatigué et vos baisers sont plus doux que le miel de l'automne. » (3)

Note :

(1) **Memel** : l'actuelle ville lituanienne de Klaipėda qui bénéficia d'un statut particulier entre 1920 et 1939. Ancienne région du royaume de Prusse situé dans la province de Prusse-Orientale, majoritairement peuplée de germanophones, le territoire de Memel fut créé après la Première Guerre mondiale par le traité de Versailles, puis placé par la Société des Nations sous administration française. Il fut occupé par la Lituanie en 1923, annexé par l'Allemagne nazie en 1939, puis par l'URSS en 1946. Depuis l'effondrement de cette dernière en 1991, il fait partie de la Lituanie.

(2) Conseil idéal pour un Montherlant qui fuyait les médecins !

(3) Aucune remarque de Montherlant à propos de ce texte, ni dans la marge, ni soulignement.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

25 sept.35

Note : Cette lettre fut écrite par Montherlant le 25 septembre 35, postée le 30 septembre à Paris, retournée à M le 1/10 par AP qui ne l'a pas ouverte. On peut lire sur l'enveloppe :

De l'écriture à l'encre violette de Montherlant : *lettre retournée non ouverte.*

Au crayon, par Alice Poirier : *Je ne veux plus lire vos lettres. Je veux des explications de vive voix en vous voyant. 1/10/35. Cette lettre est classée dans les lettres d'AP reçues par Montherlant !*

Chère Mademoiselle,

Je n'aime pas que vous m'ayez retourné sans la lire ma lettre du 11 septembre parce qu'il ne faut pas de malentendu de votre part sur mon silence et mon éloignement, qui n'enlèvent rien à mes sentiments de sympathie pour vous.

Ecrivez-moi que je peux vous la ré-envoyer.

Votre lettre du 17, où vous inventez de toute pièce je ne sais quel *ill.* j'aurais eu à votre *ill.* ne fait d'ailleurs que renforcer ma lettre du 11.

Si vous n'acceptez pas de lire cette dernière, vous vous interdisez de me juger - *ill.* - vous en bien -, puisque vous ignorez mes raisons

A vous,

M.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 29 sept 35

Henry, je vous comprends de moins en moins. Et ce qui est pire, j'ai la conviction que vous avez envers moi des torts inouïs.

Ecoutez-moi. J'admets que vous ne m'aimiez pas d'amour. J'admets que je me sois monté le cou. J'admets que j'aie construit des extravagances. J'admets tout. Il n'en reste pas moins vrai que vous m'avez encouragée dans mon erreur :

1°) en ne rompant jamais. En me parlant toujours d'amitié et d'affection.

2°) en élaborant (mai 1933. Juillet et août 1934) des amorces très nettes de mariage avec moi.

Mais surtout, surtout ! Si vous ne m'aimez pas d'amour, vous ne pouvez ignorer que moi je vous aime. Je vous l'ai crié dans toutes mes lettres (1928 à 1935). Un imbécile l'aurait compris. Dans ces conditions, comment justifiez-vous que vous ayez accepté que je vous aime et accepté en même temps que vous ne rendriez jamais rien ? Comment un homme peut-il accepter d'une femme qu'elle lui donne tout et lui, ne donner rien ?

C'est là le monstrueux dans nos relations.

Vous vous êtes laissé aimer d'amour pendant 7 ans et vous n'avez pas jugé nécessaire de donner en échange le plus petit baiser. C'est proprement inimaginable. J'y réfléchirais dix ans que je ne le comprendrais pas. Je voudrais que vous vous mettiez un seul instant à ma place. Tâchez d'imaginer ce que je peux sentir. J'ai le sentiment d'avoir été « roulée », « volée », pour dire mon impression juste. Ma vie est dans une impasse effroyable, et ceci comme récompense à l'amour le plus délicieux et le plus sage. Moi qui voulais me marier, qui ne songeais qu'à cela, je sais maintenant que je ne marierai jamais. Non seulement vous ne m'avez rien donné, mais vous m'avez empêchée, en vous aimant, d'en aimer un autre.

Je n'ai plus d'avenir, si ce n'est la souffrance et la mort. Vous pensez comme c'est gai ! Un tigre en serait ému.

Je persiste à croire que si vous aviez pour moi, je ne dis pas une goutte d'amour mais seulement une goutte de sympathie et d'amitié vous en seriez ému.

Qu'allez-vous faire ? M'épouser un an ? Ce serait loyal et vous ne risqueriez, après tout, qu'un an. Rompre avec moi ? Après 7 ans ? C'est bien peu généreux.

Je vous préviens d'ailleurs que la rupture serait totale et définitive. Jamais je ne vous pardonnerais d'avoir trompé ma confiance et mon estime. Ni dans deux ans, ni dans cinq ans, ni dans dix ans, ni jamais.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi soir 26 sept 35

Cher Rilet, encore des extraits de mes œuvres complètes, cette fois-ci des croquis africains. J'ai pensé que cela vous amuserait.

Je viens de lire, dans le Mercure de France, une histoire de plagiat qui m'a indignée. Saviez-vous que Véra Charnasse (1), dans un vague roman, a littéralement et mot pour mot, copié d'Annunzio ? Comment une chose pareille peut-elle se faire ? Imaginez cela : prendre le bouquin d'un écrivain et copier ! Comme chaque fois que je me trouve devant une action basse, je suis stupéfiée. Cette brusque révélation du péché et du Mal, laids, rampants, hideux. Je ne savais pas que cela existait.

Rilet, vous ne songez pas un seul instant à rompre avec votre amie, n'est-ce pas ? Vous aimez mieux risquer votre liberté ?

Moi, c'est tout décidé. J'aime mieux risquer mon bonheur plutôt que rompre avec vous. **Si je rompais, cette lumière que j'allumais dans votre cœur s'éteindrait pour toujours** (2). Plus jamais vous n'en trouveriez une pareille à moi. Plus jamais Dieu ne vous tendrait la main. Plus jamais vous n'éprouveriez cette hantise du sacrifice, du

don total de vous, ce sentiment qui vous est bon. Ce serait la mort de l'âme, de votre âme. Vous seriez rejeté au froid et à la nuit. Je ne peux pas vouloir cela. Non, non et non.

Pourquoi ces idées en moi ? En moi qui ne crois ni à un Dieu personnel, ni surtout à la vie après la mort ? Je me sens poussée, et pour rien. Simplement, je ne peux pas faire autrement.

Il y a des êtres, remarquez-le, dont l'unique vocation est de devenir des héros. Ils ne sont bons à rien. Ils ne savent ni « se débrouiller » ni « resquiller ». Leur concierge les traite d'imbéciles. On raconte qu'ils « gâchent leur vie ». Jusqu'au jour où, dans une grande occasion, ils montrent qu'ils étaient sublimes.

A vous,

Alice.

P.S. J'ai lu vos « Notules » dans la Revue Universelle. C'est drôle, cette coïncidence d'idées et de sentiments ! Quand vous parlez, c'est ma voix que j'entends.

Notes :

(1) Véra Goldenstein-Charnasse, romancière et comédienne française. Romans : « Tu enfanteras dans la douleur » Arthème Fayard et Cie, 1934 et « Le Mal irréparable », Arthème Fayard et Cie, 1933.

(2) Phrase soulignée au crayon rouge par Montherlant.

ooo



Véra Goldenstein-Charnasse

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 28 sept. 35

Rilet, je viens d'ouvrir votre dernière lettre, parce que cette fois-ci je n'avais pas d'« horribles pressentiments ». Je m'en félicite : votre lettre est acceptable.

Je ne refuse pas d'entendre vos raisons, bien au contraire ! Mais je veux les entendre de votre bouche, en vous voyant. Une longue expérience m'a montré que votre présence était toujours exquise et que vos lettres, par contre, pouvaient être abominables. Il n'est pas étonnant qu'entre deux maux, je préfère le moindre : vous savez que je n'aime pas souffrir.

A vous, Rilet, dites-moi un jour où nous pourrions nous voir. Mardi, mercredi, ou jeudi, si vous voulez.

Alice.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

28-9-35

(Cette lettre de Montherlant est classée dans le dossier des lettres d'Alice reçues par Montherlant. Ce qui laisse penser que cette lettre de M, après les 2 annotations écrites par AP (cf. infra), fut renvoyée à Montherlant).

Chère Mademoiselle,

Votre petit paquet est arrivé après que je vous ai envoyé ma lettre d'hier.

Puisque vous vous obstinez à vivre dans ce monde fantastique que vous vous êtes créé, à l'écart de toute réalité, je désespère de vous faire comprendre pour quelles justes raisons je ne puis l'accepter, non plus que répondre dorénavant à vos lettres. Tâchez peu à peu de vous rendre compte de ce qui est (1), et non de vivre dans vos abracadabrantes imaginations. Et de vous rendre compte que lorsque des relations entre une femme et un homme de nos âges, à si peu qu'elles soient réduites, quand lui dit (et prouve) « camaraderie » et rien que camaraderie, là où elle, non seulement dit « amour », mais arrive à se persuader qu'il l'aime, par une sorte de montage de vous proprement insensé, sont basées sur un tel malentendu, et une telle absurdité, que la sagesse est de les cesser tout à fait, – du moins jusqu'à ce que vous ayez repris votre raison (2).

Croyez à ma sympathie inchangée

M

Note :

Alice Poirier a rédigé 2 annotations (1) et (2) à cette lettre. Les voici :

(1) Ce qui est, c'est que j'ai de l'amour pour vous et que vous vous obstinez à réagir comme si je n'avais que de l'amitié. Je me trompe peut-être en vous parlant de vous. Je ne me trompe certainement pas en vous parlant de moi.

(2) Mais ma raison vous dira toujours que j'ai de l'amour et que j'en souffre ! Pendant 7 ans, je me suis conduit d'une façon parfaite avec vous. J'ai été magnifiquement sage. Je ne me suis jamais excitée. Je n'ai jamais eu un geste qui n'aurait pu être attribué, aussi bien, à l'amitié ou à la tendresse pure. Je ne vous ai jamais embrassé, pas une seule fois en sept ans !

Si j'ai de l'amour malgré cela, vous pouvez être sûr d'une chose : c'est que je dois en avoir. Cela tient à ma nature de femme, que j'en aie. Voyons, **mon petit**, (3) qui de nous est illogique ? Est-ce vous ? Ou est-ce moi ?

Note (3) : « **mon petit** ». Montherlant a tracé un grand double zéro avec un trait vers ce qualificatif par lequel AP désigne Montherlant..

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi soir 30 sept 35

Mon ami,

Parlons raisonnablement, voulez-vous ? Je crois qu'il y a entre nous un effroyable malentendu. Vous m'aimiez d'amitié et moi je vous aimais d'amour. Au fond, c'est tout le drame entre nous, ces deux sentiments qui n'ont pas de commune mesure l'un avec l'autre et qu'il est impossible d'accorder. Excusez-moi. La femme, en vertu de sa constitution, ne peut pas aimer autrement que d'amour. Je puis être honnête, je puis être sage, je puis, par un prodige d'héroïsme « tenir » pendant 7 ans, je n'en ai pas moins une nature de femme.

Que je vous aie aimé d'amour, cela éclate. Il faut vraiment que vous ayez une « couche » peu ordinaire, excusez-moi, pour ne pas vous en être aperçu plus tôt. Les orages, d'abord, au cours des 7 ans. L'amitié n'a pas d'orages. Et puis la douleur folle, la demi-rupture, quand vous n'êtes pas venu à Menton. Enfin cette effroyable crise d'aujourd'hui, qui rappelle un peu le conflit italo-éthiopien.

Tout cela vous montre que l'amitié homme-femme est impossible, inconcevable. Par la faute de la femme, j'en conviens, mais la malheureuse ne peut pas changer sa nature. J'ai donné sept ans de jeunesse pour prouver cela par a+b.

Il s'agit de décider maintenant ce que nous allons faire. Je vous demande de m'épouser. Non pas en vertu d'une passion que vous n'avez pas, mais en vertu d'une amitié que vous avez. Je vous le demande gentiment – et en vous donnant ma parole que cela ne durera qu'un an. Ecoutez ce joli plan de vie. Vous restez dans votre rue de Bourgogne. Moi, je prépare vos repas et je vous allume du feu. Vous pourrez donc employer cette année-là à écrire votre œuvre dans les meilleures conditions. En retour, je ne vous demande qu'une chose : faire l'amour (avec moi, bien entendu). Je pense qu'au bout d'un an je serai calmée et que je pourrai tourner mes regards ailleurs. Si je ne peux pas, cela ne fait rien, j'aurai toujours joui un an et vous pourrez divorcer. Je vous remercie encore de m'avoir rendu un fichu service.

Voulez-vous ? Dites-moi que vous voulez bien. La rupture, après 7 ans d'héroïsme, ce n'est pas très joli.

A vous,

Alice.

P.S. La poste à laquelle vous avez confié ma petite boîte l'a complètement défoncée. Je suis désolée.

Votre amie est sensuelle, que diable ! Ce n'est pas un crime. On croirait, ma parole, que vous me prenez pour un chameau ou un frigidaire !



-233-

Montherlant dans la trentaine

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 15 oct. 35

(Carte postale)

Rilet, impossible la rupture, impossible !
Je vous aime aussi d'amitié ! Et puis ce n'est pas le moment de nous disputer quand la guerre va éclater en Europe.

Ci-joint vos lettres méchantes du mois dernier. De la souffrance bien inutile !

A vous, Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 16 oct 1935

Mon Ami, votre « Service Inutile » n'est arrivé que ce matin. Je suis assez contente que vous ayez eu un mouvement vers moi avant de savoir que j'en aurais eu un vers vous. Et vous pouvez être content pareillement. Quand je vous écrivais hier, je croyais que c'était moi qui tendais la main la première.

En réalité, j'ai pour vous de l'amour et de l'amitié. Et pour mon malheur, c'est l'amitié qui est la plus forte. Oh ! Elle ne fait pas grand tapage. Elle n'a ni crise ni orage. Mais elle dure. Après chaque crise, c'est elle que je retrouve, intacte et brillante.

Quelle catastrophe d'être honnête ! Supposez que je n'aurais pour vous que de l'amour, ce qui après tout serait plus commun. Eh bien, il y a 6 ans que nos relations

auraient cessé et que je me serais tournée ailleurs, peut-être avec plus de chance. En somme je paie mon amitié un prix formidable ! Mon bonheur. Vous savez que c'est tout ou presque tout – pour une femme.

Il me reste l'opinion que je me fais de moi-même, mon héroïsme, ma hauteur d'âme, cette certitude que j'ai réussi avec vous quelque chose de rare et de précieux. Oui, mais cela n'empêche pas les larmes dans mes yeux.

J'avais acheté votre bouquin avant que vous me l'envoyiez. Je croyais que vous aviez décidé de me priver de « Service Inutile ». Aussi, je l'ai lu. Il est magnifiquement religieux. Oui, c'est bien cela mon impression. Et c'est pour cela que je l'aime. Si je ne gardais qu'un seul de vos livres, je pense que je garderais celui-là.

Page 263, j'ai vu une petite note sur l'honnêteté et qui m'a stupéfiée. Vous dites que vous pensez à quelqu'un « que vous aimez aussi dans votre chair ». J'aimerais que vous me précisiez cela.

Que pensez-vous de la situation ?

Dans cette odieuse et sanglante histoire où l'Italie est immonde, où l'Angleterre est immonde, je ne vois décidément que les nègres – ces « sauvages » - pour se conduire en gens de cœur et en chrétiens. Je ne ferais certainement pas la guerre pour les Anglais mais si j'étais homme peut-être me ferais-je tuer dans les armées éthiopiennes. Une belle fin en somme ! Et qui arrangerait tout !

A vous, Rilet, je vous aime bien.

Alice.

P.S Quand aurons-nous enfin une politique extérieure un peu intelligente et un peu propre ?

Deux points : a) Annulation de toutes les alliances, pactes, etc. qui risquent de nous faire entrer en guerre pour des buts qui ne nous intéressent pas.

b) Entente avec l'Allemagne. C'est si simple, pourtant.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Samedi 19 oct 1935

Rilet, avez-vous lu les « Mille et Une nuits » dans la traduction du docteur Mardrus ? C'est absolument exquis. « Perfore-moi de ta lance un bon coup » dit la Hourri au Monsieur. C'est exactement mon idée en pensant à vous.

La rage contre les Anglais monte et monte en moi. Ces sentiments qui vous envahissent en dépit de toute logique, en dépit du plus légitime intérêt ! Il est trop clair que notre intérêt serait de suivre les Anglais.

Je me sens littéralement submergée de rage. N'ont-ils pas osé nous demander Bizerte et Toulon ? Et quoi encore ? Laval sera-t-il assez pleutre pour leur obéir ?

Une seule solution : recruter des volontaires pour l'Ethiopie et dire « m... » aux Anglais. Je suis pour l'Ethiopie. Je suis pour les sanctions contre l'agresseur. Mais je ne suis pas pour les Anglais.

Je me hâte d'ajouter que cette opinion m'est absolument personnelle. Papa et mon frère sont silencieux, on ne sait pas ce qu'ils pensent. Quant à Maman, elle trouve que les Anglais sont de petits saints et que nous nous déshonorons. J'aime cette variété d'opinions dans ma famille.

C'est comme pour la politique intérieure. Papa est poincariste. Mon frère est je-m'en-foutiste. Maman est germanophile. Quant à moi, je suis hitléro-communiste.

Nous ne pouvons pas entamer une discussion sans nous sauter à la gorge réciproquement. Aussi, on fait marcher la T.S.F pendant les repas ; c'est le seul moyen d'échapper. J'aimerais que vous jouissiez de ce spectacle : il en vaut la peine.

Vous n'avez pas froid, mon petit ? Si j'étais à votre place j'installerais dans ma chambre un bon poêle à charbon : les radiateurs à gaz ne valent rien. Il y a une autre solution, meilleure encore. Ce serait de faire installer le chauffage central dans la cuisine et de là des radiateurs à l'eau dans toutes les pièces. Vous savez que cela se fait dans les vieilles maisons. ET cela chauffe très bien.

J'aimerais vous voir et vous parler. Quand ? Laissez-moi combattre ce Trafalgar de ma passion ; n'êtes-vous pas mon ami ?

A vous, Rilet, n'écrivez pas puisque je renvoie les lettres (1). Mais vous pouvez téléphoner ou venir à la Bibliothèque.

Alice.

Note : (1) Depuis le 13 septembre, Alice renvoie toutes les lettres de M, lues ou non ouvertes.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 23 octobre 1935

(Carte pneumatique)

Mon cher Ami, voulez-vous me faire le grand plaisir de venir demain ou vendredi à déjeuner ? Mes parents sont à Zurich, ce qui fait que je suis beaucoup moins occupée ; je pourrais vous cuire des œufs et du veau : voulez-vous ? Je pense que vous avez confiance en votre amie. Ce serait un grand et très grand plaisir pour moi (et moins dangereux pour vous que la conduite de mon auto). Vite un oui, pneu ou téléphone. Comment aimez-vous les œufs ? Omelette ou œufs sur le plat ? Aimez-vous aussi les artichauts ? C'est une des rares choses que je sais faire.

Amicalement, Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche soir 27 oct.35

(Carte pneumatique)

Cher Rilet, vous n'étiez peut-être pas à Paris mercredi dernier, mais j'ai de bonnes raisons pour penser que vous y êtes ce soir. Voulez-vous donc venir chez moi demain lundi à déjeuner ? Je m'excuse de n'être plus tout à fait seule. Mon frère de retour de voyage, sera avec moi mais je ne pense pas que sa présence vous incommode. Voulez-vous donc me téléphoner ce soir jusqu'à minuit ou demain matin à partir de 8 heures ? Moi, je ne peux plus, par discrétion, ni vous écrire ni vous téléphoner (1). L'amitié exige cette réserve. A vous, Alice.

Note (1) : Alice ne peut plus lui écrire mais elle lui envoie des pneus !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

28 octobre 35

Rilet, je vois bien ce qui va arriver ; vous allez encore disparaître 6 mois à Alger et moi pendant ce temps, j'attendrai 6 mois votre retour.

Il vaudrait peut-être mieux me donner avant votre départ les explications auxquelles j'ai droit. Et pas par lettre, s.v.p. Vos lettres m'ont fait tant de mal que je n'ai devant elles qu'une réaction : les vomir et les rejeter.

A vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi matin, 30 oct.35

Quand comprendrez-vous enfin, Rilet, que je vous aime à la fois d'amitié et d'amour ! Mon amitié m'empêche de rompre, m'empêche de briser sept ans d'affection pour la seule raison que vous ne couchez pas avec moi. Et mon amour fait que je souffre de cet état de choses. Quand le cœur de l'Ami comprendra-t-il enfin le cœur amical ?

Vous ne manquez pas de tendresse pourtant ! Dites-moi que vous commencez à comprendre et en signe de réconciliation, venez déjeuner demain avec mon frère. Il y aura du champagne et des haricots.

Amicalement,

Alice

(n° de tél.de mon frère. Molitor 17-46, mais seulement le matin, à 7h.1/4)

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 20 déc. 35

Rilet, je ne comprends pas que vous me boudiez, surtout à un moment où le monde va si bien et où nous aurions de toute notre force d'âme, de toute notre vigilance pour le pays.

Je suis envers vous comme j'ai toujours été. Mon amitié n'a pas varié d'une virgule, ni ma sagesse. Si je vous ai « choisi » comme époux, ce n'est pas un grand crime ; vous êtes mon seul ami, le seul jeune homme que je connaisse, le seul que j'aie jamais connu. Je voudrais me marier et qui voudriez-vous donc que je choisisse ?

J'ai choisi le seul qu'il y avait.

Je sais, de façon sûre et certaine que si je ne vous épouse pas, je n'épouserai personne. C'est plus clair que le soleil. Il n'y a personne.

Je voudrais que vous compreniez ce degré de solitude où peut vivre un être soi-disant favorisé par la fortune et le bien-être. Quand vous ne m'écrivez pas, je ne reçois aucune lettre, absolument aucune.

Et ce parfait silence aurait quelque chose de terrifiant si je n'employais pas mon temps sagement, à lire, à coudre, à manier la bêche ou à manier la plume. J'ai un livre en train, dont je voudrais vous parler...

Je voudrais vous voir, Rilet, pour Noël. Si je ne vous vois pas, je ne vois personne. Dites-moi que vous voulez bien.

Je suis sage, vous savez, et je ne vous parlerai pas de mariage, si ça vous embête.

Je voudrais aussi que vous m'apportiez une petite violette. Les dames de ma maison qui reçoivent continuellement de gros bouquets, si vous saviez la peine que ça me fait quand je les vois dans mon jardin ! Jamais pour moi ! Jamais pour moi ! Elles, elles sont gâtées, elles en reçoivent tous les jours.

Mais, moi ! Voilà huit ans que j'attends, avec une sublime patience, une petite violette de vous. Mais comment n'être pas patiente ?

Il n'y en a pas d'autre. Tout cela est bien triste au fond. Mais mon mal vient de mon orgueil. Je méprise « les autres ». A aucun prix, je ne veux avoir à faire quelque chose avec ce que j'appelle la « bourse commune ». Et ma punition est d'être seule.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

25 déc. 35

Mon cher Ami, pourquoi boudez-vous au juste ? J'espère que vous vous calmez avec le temps. Que vous vous rendrez compte, peu à peu, de ce qui est.

Que vous ne sachiez pas, à votre âge, que l'amitié détachée des sens n'est pas un sentiment virginal, qu'il est impossible à une vierge, si bien élevée soit-elle, de vous aimer d'amitié sans vous aimer en même temps d'amour, cela montre, dans votre esprit, un extraordinaire « trou psychologique ». Sûrement, vous n'avez jamais connu une jeune fille dans votre vie. Au moins pas une jeune fille honnête.

Je me demande si vous êtes vraiment si aveugle. Il y a des jours où je me dis que vous vous doutez certainement que votre point de vue est faux. Sans cela pourquoi éviteriez-vous si scrupuleusement de venir à la Bibliothèque quand j'y suis ou de répondre au téléphone ? Cette dérobade est si flagrante et prouve de façon si nette la fragilité de vos pseudo-arguments que j'en souris in-petto.

Comme quoi un être de génie peut être en même temps un imbécile (d'ailleurs, je l'ai toujours cru). Rien n'égale la cocasserie de votre attitude en face de moi. On dirait un canard devant un téléphérique. (1)

Un bon Noël quand même – et une bonne année. Ne vous fâchez pas de ce que je vous dis. Je vous jure que c'est sincère et que cela ne diminue d'ailleurs en rien ma sympathie. Il me semble que si vous étiez moins idiot, je vous aimerais moins.

Dans l'amour, l'homme doit être bête. C'est un de mes principes. La femme qui admire un homme pour son intelligence n'est qu'une oie elle-même.

Mon livre avance. Je me dépêcherai de vous envoyer le manuscrit quand il sera terminé. Soyez un bon ami. Aidez-moi si vous le pouvez. Vous savez que je n'ai aucune relation, pas plus pour me marier que pour me faire un nom littéraire. Pourtant j'ai du talent, sinon de l'intelligence (je doute aussi de mon intelligence à moi. Il est rare qu'on soit très malin quand on est très honnête).

Amicalement à vous. Ne vous enrhumiez pas à l'enterrement de Paul Bourget. Plutôt que d'enterrer des cadavres, vous feriez d'ailleurs mieux de me faire, à moi vivante, une petite visite.

Alice.

Note :

(1) Passage souligné par Montherlant avec VU inscrit dans la marge.

Alice Poirier ne le ménage pas !

Alice Poirier à Henry de Montherlant

26 déc. 35

Rilet, je crois que je suis guérie. Si ça vous fait plaisir, nous pouvons reprendre notre amitié comme toujours.

Guérie comment ? En renonçant à vous épouser. Je ne me marierai jamais. (Cela me fait de la peine à moi qui me réjouissais tant à l'idée de faire l'amour).

Je deviendrai une grande artiste. Si vous pouvez, aidez-moi. Pour fabriquer une renommée, le talent hélas ! ne suffit pas. Il faut voir les gens, leur parler. Or, étant donné mon caractère, j'en suis complètement incapable par moi-même. Il faudrait que vous m'emmeniez avec vous, que vous me présentiez à ces grands bonshommes quand vous leur rendez visite. Un mot habile glissé à mon sujet déblayerait le terrain.

Je crois qu'il faut être connue avant de publier son premier livre. Chateaubriand était connu avant le Génie rien que par le bruit qu'il faisait.

Cela ne sert à rien d'avoir du talent si on ne force pas les gens à s'en apercevoir. Et c'est pourquoi je fais appel à vous. Vous pouvez m'aider si vous avez assez d'affection pour vous donner ce mal. Il faudrait sortir avec moi ; m'emmener chez les éditeurs, au siège des Revues, partout.

Je ne vous écris pas plus long. Cela me rend triste de **songer à la gloire, « la gloire », ce deuil éclatant du bonheur » (1)** (Mme de Staël). Pour une femme, la gloire c'est la vie ratée, évidemment. C'est pourtant la seule chose, étant donné mon mariage manqué, que je puisse poursuivre avec honneur.

A vous. Vous pouvez m'écrire si cela ne vous ennue pas. J'ai relu vos lettres dans la nuit de Noël et j'ai constaté qu'au point de vue « amitié » elles étaient parfaitement bonnes et gentilles. Il n'y a qu'au point de vue « amour » qu'elles ont pu me blesser.

Alice

P.S. Surtout, par pitié pour elle, ne proposez jamais l'amitié à une autre jeune fille. C'est fou, ce que vous avez fait là. Elles ne peuvent pas toutes se sauver par le talent. Les autres auront une peine affreuse. Ou bien elles sombreront dans la saleté. Je vous en prie, épargnez leur ça. Pauvres petites pour qui amitié = amour ! Tableau – maxime pour les jeunes hommes: pas d'amitié avec les jeunes filles. De l'amour ou rien.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

29 décembre 35

Rilet, j'ai pensé que pour le Nouvel An il fallait faire de l'ordre dans nos relations, les stabiliser. Or, elles ne peuvent être stabilisées honnêtement que dans le mariage ou dans l'amitié. Voici deux projets de Pactes (1). Choisissez celui qui vous plaira le mieux. Puis, signez-le, rangez-le précieusement dans vos papiers.

J'ai pensé que vous auriez une arme au cas de « violation du Pacte. »

Cela vous plairait-il que nous nous voyions ? J'aimerais bien une après-midi, lundi ou mercredi par exemple de la semaine qui vient. Je serais heureuse que vous

veniez à la maison, je n'ai naturellement pas dit à mes parents que nous nous étions disputés. Un petit mot ou un coup de téléphone au cas où vous voudriez bien.

Amicalement, Alice

(1) Pactes mariage-amitié AP-M : voir infra.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 31 décembre 35

Cher Rilet, vous trouverez ci-joint un article de « Je suis partout » qui m'a violemment intéressée. J'ai voulu en faire profiter mon ami.

Qu'avez-vous choisi, le pacte-amitié ou le pacte-mariage ? (1)

Dans les deux cas, je vous garde mon affection inaltérée. Cette amitié est vraiment sublime. Vous êtes tombé sur du diamant.

J'aurais voulu vous voir si ce n'était que pour vous faire part de mes expériences sur moi-même. Le « cobaye-lucide » fonctionne à plein rendement. J'ai tout particulièrement creusé ce problème des rapports de l'amour avec le génie.

Il est curieux de constater que lorsque vous fermez en moi la soupape-amour, le trop plein du brasier intérieur s'échappe par la soupape-génie.

Je désire la gloire dès que je crois ne plus vous obtenir comme époux.

L'amour ou la gloire, ces deux cariatides de mon âme. Est-ce que c'est comme ça chez toutes les femmes ? Je ne peux me satisfaire que dans la grandeur. Ou épouser un génie. Ou bien alors devenir génie moi-même.

Je serais heureuse si vous veniez chez moi demain ou jeudi. Les « Visites du jour de l'An », cette niaiserie répugnante, sont heureusement absolument inconnues dans ma famille.

Je reste chez moi puisqu'il pleut et puisque la Bibliothèque est fermée.

Voulez-vous vous réchauffer près de mon chat et près de mon radiateur ? Mais prévenez en ce cas. (Je n'ai pas le droit d'ouvrir quand on sonne et quand on n'a pas prévenu, nous nous cachons tous les trois sous le lit, terrorisés, le silence règne.)

Une bonne année. Un bon baiser amical sur chacune de vos joues. Je souhaite la pile à Mussolini. Un deuxième Adoua (3), il ne l'aura pas volé.

Les Anglais ont singulièrement remonté dans mon estime depuis qu'ils ont refusé le plan Hoare (3) Ils étaient donc sincères ! O miracle ! Voir que quelqu'un était honnête et s'en réjouir !

Alice.

Notes :

(1) Pacte Mariage-Amitié Henry-Alice : voir infra.

(2) La **bataille d'Adoua** se déroule près du village d'Adoua, au cœur de la région du Tigré, dans le nord de l'Éthiopie, le 1^{er} mars 1896. Elle oppose les forces de l'empire éthiopien du *negusse negest* Menelik II à celles du royaume d'Italie dirigées par le colonel Baratieri. **Elle conclut, par la victoire des Éthiopiens**, la première guerre italo-éthiopienne et clôt une fin de XIX^e siècle marquée par diverses tentatives de pénétration en Éthiopie menées par plusieurs puissances (États européens, empire ottoman, Égypte).3) Le **pacte Hoare-Laval** est un pacte proposé en décembre 1935 par le Secrétaire d'État des Affaires étrangères britannique Samuel Hoare au Premier ministre français dans le but de mettre fin à la seconde guerre italo-éthiopienne. L'Italie voulait s'emparer de l'Éthiopie afin de l'intégrer à son empire colonial et se venger de précédentes défaites dans la région. Le pacte offrait la partition de l'Abyssinie (son nom d'alors) afin de ménager les ambitions impériales de Benito Mussolini.

ooo



Montherlant vers 1935

PROJET DE MARIAGE HENRY-ALICE

- mariage civil, régime séparation des biens.
- mariage dissous après un an sur simple demande de l'un de nous deux.

-vous vous engagez:

à faire l'amour 6 jours sur 7
(le dimanche: repos hebdomadaire)

-je m'engage:

à vous décharger de tout soin domestique et à vous procurer la paix nécessaire à votre oeuvre.

à vous donner 3 mois par an de "vacances conjugales" non surveillées.

Signature:

Alice Boirier

PROJET D'AMITIE HENRY-Alice

- je m'engage:

à ne plus chercher votre amour

- vous vous engagez:

à nous voir le plus souvent possible et à jouir honnêtement et joyeusement de notre amitié.

à faire tout votre possible pour me pousser dans mes ambitions littéraires, par vos conseils et par vos relations.

Signature :

Alice Poivier



